



CAHIER 162 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers pdf jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 5
<i>Logion 64</i>	
RECHERCHES	
<i>Le Sacré Cœur de Marie</i>	p. 16
<i>L'Intelligence du Cœur</i>	p. 26
<i>Toi qui connais le Noûs</i>	p. 30
<i>Pour une érotique chazalienne</i>	p. 31
<i>Mécanique quantique et gnose</i>	p. 38
FAIRE-PART	p. 41
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Éveil</i>	p. 46
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>Le moi et le Soi</i>	p. 48
MIETTES DE GNOSE	
<i>Quelques perles de Gnose chez Simone Weil</i>	p. 49
COURRIER DES LECTEURS	p. 52
BIBLIOGRAPHIE	
<i>La Parole de l'Incréé</i>	p. 57
<i>La mort de AE</i>	p. 58
<i>The Awareness of Self Discovery</i>	p. 59
<i>Être rien c'est être tout</i>	p. 61
<i>La foi d'un hérétique</i>	p. 64
<i>Autobiographie de Jésus</i>	p. 67
<i>Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel</i>	p. 70
POÉSIES	p. 71

ÉDITORIAL

Nous avons tous d'excellentes raisons de ne pas répondre à l'appel intérieur qui nous dit que « Je » ne peut être réduit à cette pseudo entité psychosomatique, les unes grossières, comme les préoccupations d'argent, d'autres plus plausibles qui font intervenir le temps ; d'autres plus subtiles évoquent des prétextes comme l'aide à autrui, d'autres enfin qui parlent de l'urgence d'une tâche à accomplir.

L'appel demeure, cependant le mental crée l'obstacle qui lui assure le sursis. Il est né, il va mourir, mais, ou bien il ne veut pas le savoir, ou bien il travaille à organiser sa survie. Ainsi les êtres qui, a priori, semblent avoir des dispositions d'intelligence ou de cœur à la réalisation, se mettent au contraire à s'affirmer dans des tâches dont certaines peuvent laisser croire à une démarche réelle. Mais que l'épreuve vienne et les voilà qui se protègent !

En revanche des êtres apparemment sans dispositions particulières, sans dons spéciaux d'intelligence, dont le milieu semble défavorable, dont la profession va dans le sens contraire à une vraie recherche..., révèlent un désir, une passion pour la gnose. Il n'est pas possible de prévoir qui répondra à l'appel : « *Deux se reposeront sur un lit : l'un mourra, l'autre vivra* » (log. 61). Mais tout laisse à penser que les matérialistes continueront de se trouver de bonnes raisons de ne pas répondre à l'invitation.

Émile

*

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 64

Jésus a dit :

*Un homme avait des hôtes,
et, après avoir préparé le repas,
il envoya son serviteur pour convier les hôtes.*

Il alla vers le premier

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci dit :

*J'ai de l'argent pour des marchands ;
ils viennent chez moi ce soir,
je vais leur donner des ordres.*

Je m'excuse pour le repas.

Il alla vers un autre

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci lui dit :

*J'ai acheté une maison et on me demande un jour.
Je ne serai pas disponible.*

*Il vint vers un autre
et lui dit :
Mon maître te convie.
Celui-ci lui dit :
Mon ami va se marier
et c'est moi qui ferai le repas ;
je ne pourrai pas venir.
Je m'excuse pour le repas.
Il alla vers un autre
et lui dit :
Mon maître te convie.
Celui-ci lui dit :
J'ai acheté une ferme,
je vais percevoir les redevances ;
je ne pourrai pas venir.
Je m'excuse.
Le serviteur revint ;
il dit à son maître :
Ceux que tu as conviés au repas se sont excusés.
Le maître dit à son serviteur :
Va sur les chemins ;
ceux que tu trouveras,
amène-les pour prendre le repas.
Les acheteurs et les marchands
n'entreront pas
dans les lieux de mon Père.*

Qui cherche qui ? Est-ce moi qui cherche Dieu ? N'est-ce pas plutôt Lui qui me cherche ? Qui est le chercheur ? Qui est le cherché ? N'est-ce pas le maître qui donne à son serviteur la liste des invités pour les convier au banquet de l'éternité ? N'est-ce pas lui qui à dessein choisit ses hôtes ? C'est un grand honneur que d'être ainsi sélectionné : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis* » (Jn XV, 16). Mais que reste-t-il des Douze en fin de compte ? « *Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus* » (Mt XXII, 14).

Le serviteur est l'envoyé, l'esclave du maître. Il n'a d'autre volonté que celle de ce dernier. Écouter son message c'est recevoir celui du maître : « *Qui reçoit celui que j'envoie me reçoit et qui me reçoit, reçoit celui qui m'envoie* » (Jn XIII, 20). Soyons toujours prêts à recevoir le message du maître. Nul ne sait quand il vient ni où il va. L'Esprit souffle où il veut. *Spiritus ubi vult spirat*. L'Esprit sème à tous vents :

Voici que le semeur sortit.

Il remplit sa paume, il jeta.

(log. 9)

Comment l'ego peut-il s'imaginer qu'il cherche quoi que ce soit ? Cela reviendrait à désirer sa propre perte : « *Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera* » (Jn. 12, 25). L'ego n'a d'autre ressort que de chercher à s'affirmer toujours plus pour se glorifier de ses possessions, de ses extases spectaculaires ou de ses pouvoirs miraculeux. Tant de faux gurus et tant de faux disciples succombent à cette tentation qu'ils sont devenus la règle et non plus l'exception. L'invitation au banquet est invitation au royaume. Le royaume est là mais les hommes sont aveugles. Nul ne voit ce qui est sous nos yeux : « *...le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* » (log. 113). Qui est prêt à plonger pour être un puits de Connaissance ? « *...il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits* » (log. 74). Celui qui voit la lumière par la lumière se désole de voir l'humanité plongée dans l'obscurité : « *Je les ai trouvés tous ivres* » (log. 28).

Les premiers sur la liste font partie de la haute société. Encombrés de biens, ils peinent sous le poids de leurs richesses. Comme l'homme fortuné du logion 63, ils passent leur temps à compter, à calculer, à faire plein de projets. L'argent fait leur bonheur. Qu'ont-ils besoin d'autre ? Obnubilés par leurs gains et leurs pertes, ces gens-là sont très occupés. Ils n'ont jamais le temps, mais le temps n'attend pas. Toujours débordés, ils remettent au lendemain ce qu'ils n'ont pas envie de faire le jour même. Ils passent à côté du plus important, de l'essentiel. Ils perdent le sens de la Vie. Au jeu de l'occultation, ils se prennent pour des hommes d'importance : ce sont de grands personnages. Ne connaissant d'autre monde que celui de leur imaginaire, prisonniers de leur petit moi, ils s'identifient à leur propre apparence : « *...ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité* » (log. 78). Jésus les met en garde. Ils sont riches en ce monde mais le royaume n'est pas de ce monde : « *...ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce* » (Jn II,15). Ces riches ne savent

pas jeûner au monde. Ils ne sont pas disponibles pour répondre à l'appel du maître. Ils ne sont pas prêts à renoncer à ce qu'ils ont si chèrement acquis : « *Celui qui a trouvé le monde et s'est fait riche, qu'il renonce au monde !* » (log. 110). Les acheteurs et les marchands ne peuvent communier au banquet divin. Il est vrai qu'ils ont peut-être quelques excuses au vu du menu annoncé :

Croque-mental
Velouté de petit(s) moi(s)
Civet de grand personnage
Confit d'idées reçues
Eau de source bouillonnante
Hydromel de la Gnose

Sans doute ont-ils fait la grimace. Mais au fait, de quoi ont-ils peur ces gens-là ? Peur du vide, peur de disparaître, peur du saut dans l'inconnu ? Ceux qui sont riches ont tout à perdre. Ceux qui sont rassasiés de biens et de richesses n'ont plus faim de rien. Ils préfèrent se nourrir de leurs propres ruminations : « *Ce que vous avez vomé ne revenez pas le manger.* » (*Évangile de Vérité*). Mais au fait qui mange qui ? Ces riches qui sont dévorés par le monde ont-ils peur d'être avalés eux-mêmes par le Soi ? Un curieux traité hermétique, publié à Francfort en 1625, nous apprend que sur la voie des Philosophes, le Père peut être amené à engloutir son propre Fils :

Dès que le Fils entra dans la demeure du Père,
Le Père l'entoura de ses bras
Et au même moment, il l'engloutit ;
Dans sa propre bouche, le Père l'avala.
(Lambsprinck, *De Lapide Philosophico* 13)

Et pourtant pour qui se laisse dévorer tout cru par le Soi, il n'est d'expérience plus exaltante : « *Les jours où vous mangiez ce qui est mort, vous en faisiez du vivant. Quand vous serez dans la lumière, que ferez-vous ?* » (log. 11). Toute peur dissipée, celui qui est mangé devient celui qui mange dans la joie de la mastication : « *...et le lion sera homme* » (log. 7). Celui qui, en connaissance de cause, connaît une telle épreuve trouve non pas la mort mais la Vie :

Quiconque est mangé par Lui s'écoule tout entier dans l'unité.
(Ruysbroeck, *Royaume des Amants* IV, 3)

En conséquence, le seul recours consiste à s'offrir en proie au Soi, celui qui dévore la conscience égoïque... Il faut s'offrir à la consommation de Shiva, tout comme on consomme de la nourriture pour soutenir le corps...
(*Kannudaiya Vallalar* 3, 118 ; 10, 250)

Comme un fétu de paille, tu es avalé vivant, mais cette expérience est délicieuse, car tu deviens cela même qui t'avale. C'est ce qu'on appelle l'union du jiva et du Brahman, la perte de l'ego dans le vrai Soi, la destruction de l'erreur, la victoire de la Vérité.

(Ramana Maharshi, *Sat-Darshana Bhashya*)

Emporté par les vagues du mental, le psychique ne peut trouver le repos. Il est déjà cadavre, un cadavre ambulante : « *Voilà ce qu'il pensait dans son cœur ; et la nuit même il mourut* » (log. 63). Il est déjà mort et ne peut ressusciter. Son cadavre est dévoré, sans espoir de retour : « *Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous dans le repos, de peur que vous ne soyez cadavres et ne soyez mangés* » (log. 60). « *Va sur les chemins* », ordonne le maître au serviteur afin de ramener ceux-là seuls qui savent être *passants*. N'ayant plus aucune attache, ceux-là sont pauvres en esprit. Ceux-là sont prêts à répondre à l'appel du Soi car leur mental est vierge : « *Heureux êtes-vous, les pauvres, parce que votre est le royaume des cieux* » (log. 54). Ceux-là n'ont rien à perdre. Ceux qui sont privés de tout ont soif du Tout :

C'est pourquoi le saint s'occupe du ventre...

(*Tao tō king XII*)

Heureux les affamés parce qu'on rassasiera le ventre de qui veut.

(log. 69)

Les hommes ne cessent d'implorer la grâce divine. Elle est pourtant omniprésente. Il suffit de la prendre lorsque l'occasion se présente. La grâce est là, ici et maintenant : bien peu sont prêts à la saisir. La grâce ne pénètre qu'en celui qui est sans ego : « *La grâce frappe à la porte de notre cœur... la grâce ne manque pas aux hommes, mais les hommes manquent à la grâce...* » (Fénelon, *Gnostique* 15). À un disciple qui se plaignait d'être privé de sa grâce, Ramana Maharshi répondit : « *Ma grâce est toujours là. C'est vous qui ne savez pas la prendre* ». À ceux qui sont sans souci, qui ne s'inquiètent ni de gain ni de perte, ni d'hier ni d'aujourd'hui, la grâce est accordée. Ayant lâché prise, ils savent simplement que le Père pourvoit à tout. Sans le savoir ni le vouloir ils sont déjà atablés au banquet du Royaume :

Ne vous inquiétez pas, pour votre vie, de votre nourriture ou de votre vêture... Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ne moissonnent ni n'engrangent, et votre Père céleste les nourrit... Recherchez d'abord le Royaume et sa justice et tout le reste vous sera donné de surcroît. Ne vous inquiétez pas de demain. Demain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine.

(Mt VI, 26-34)

Nul ne peut recevoir la grâce s'il y a encore une personne pour la recevoir. L'ego est de trop : « *La grâce comble, mais elle ne peut entrer que là où il y a un vide pour la recevoir, et c'est elle qui fait ce vide* » (Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon,

p. 53) . Nous n'avons rien à faire, sinon à laisser faire... Qu'est-ce qu'un chercheur de vérité, sinon celui qui ne cherche plus rien ? Et qui laisse la grâce le trouver ! La grâce ne peut s'atteindre et nul ne peut se saisir d'elle. Il suffit de se laisser saisir par elle, à l'appel du Père en nous. « *Celui qui possède la Gnose, c'est celui dont le nom a été appelé par le Père* » (*Évangile de Vérité*).

Il est véritablement riche celui qui ne possède plus rien, pas même son petit moi. Si autre que Lui n'est pas, mon petit moi n'existe pas. Si autre que Lui n'est pas, qui pourrai-je chercher d'autre que Moi ? Qui cherche qui, sinon Moi qui cherche Moi ? « *L'idée d'une quête de l'homme par Dieu est d'une splendeur et d'une profondeur insondables. Il y a décadence quand elle est remplacée par l'idée d'une quête de Dieu par l'homme* » (Simone Weil, *Lettre à un religieux*, 34). Comment pourrai-je chercher ce que je possède depuis toujours ? Le trésor dont je rêve n'est-il pas caché en moi ? « *Tant que tu ne cherches pas une chose, tu ne la trouves pas, excepté le Bien-Aimé, avant de L'avoir trouvé, tu ne le cherches pas... Ô homme, tant que tu es dans cette recherche éphémère..., tu es loin du but. Quand ta recherche s'anéantit dans la recherche de Dieu et que la recherche venant de Dieu l'emporte sur la tienne, alors tu deviens un vrai chercheur du fait de la recherche de Dieu* » (Rûmî, *Le Livre du Dedans*, 51). Et à la fin de ces agapes qui sont sans fin, je suis à nouveau ce que Je suis avant même l'origine : vide et plein ; insatiable et rassasié ; incréé et incroyable... Car seul le Soi invite le Soi. Seul le Soi choisit le Soi :

*Est-ce en tant qu'issu de l'Un
que tu es monté sur mon lit
et que tu as mangé à ma table ?*
(log. 61)

*Celui qui peut l'atteindre est élu par le Soi,
qui lui révèle sa nature propre.*
(*Mundaka Upanishad III-1-2*)

Yves

*

Ce qui me fait rêver, c'est d'être invitée à participer au festin royal préparé et offert par le Père ; d'abord proposé aux « nantis ».

Mais qui sont les nantis ? Ceux qui pratiquent le commerce, oui, mais en fait, ceux qui ont mieux à faire que de répondre à l'invitation du Père de pénétrer dans le royaume.

On ne peut pas vraiment échapper aux conditions de la vie sur terre, ni éviter les devoirs, les obligations, les drames, les maladies, les deuils.

Quelle solution ? Le hasard qui viendra vers nous avec l'invitation magique au festin royal, pur cadeau du Père sans avoir rien à préparer ni à prouver.

La seule condition, être ouvert et disponible comme le petit enfant.

L'appel du Père s'est fait entendre. Je ne peux l'ignorer, il était là avant même que je commence à exister. Je sais cela comme une évidence. Ce n'est pas à prouver.

Confiante dans sa perennité, je me permets de me consacrer aux tâches de l'existence, attendant pour répondre à l'appel d'être parfaitement disponible. Mais l'existence ne m'offrira jamais cette disponibilité et, totalement distraite, je risque fort d'être précipitée dans « l'au-delà » avant d'avoir pu y penser.

Je suis prise au piège : je suis au monde et je n'ai pas le droit de me retirer du monde.

Manquerai-je alors cette fête merveilleuse à laquelle le Père me convie ?

Il n'y a qu'une issue.

À travers les désirs, les bonheurs, les souffrances, les épreuves et les devoirs de l'existence, savoir reconnaître l'appel. VOIR LE PÈRE dans toute sa manifestation. Voir toute la manifestation avec les yeux du Père.

Marie-France

*

Même si la parabole est identique, il existe de grandes différences de forme et de fond entre les versions de Thomas, Matthieu et Luc. La forme chez Thomas est limpide comme une ritournelle qui porterait encore la marque du conteur qui le premier l'a contée. Le sens y coule de source : les calculateurs n'auront pas accès au Royaume. Pour y accéder, il faut se donner sans retenue... Thomas ne dit pas que les calculateurs seront exclus, simplement qu'ils n'entreront pas dans la demeure. Ils ne sont pas condamnés de l'extérieur : ils se condamnent eux-mêmes, c'est leur attitude qui rend leur participation à la fête impossible.

François de Borman

L'évangile de Thomas, éd. Mols, 2013, p. 203

*

J'impose aux êtres humains le rite de l'ordalie, et ce très soudainement afin de mettre en évidence leur obscurité, avant même qu'ils aient eu le temps de la dissimuler sous le masque des convenances. C'est Mon côté taquin, un aspect de l'éternel enfant que Je suis.

En effet, ce que Je leur assène alors, est un véritable « jugement de Dieu » puisque, de leur réponse à Ma question, dépendra qu'ils aient accès à Mon Royaume ou qu'ils en soient définitivement bannis.

Ce que Je leur propose, c'est de partager Mon repas. Or je ne peux Me repaître que de Ma manifestation dans sa simplicité originelle.

Une telle simplicité, la plupart des hommes la refusent, car leur mental les pousse vers des pensées et des activités abstraites : recevoir des marchands, négocier un prix, participer à une cérémonie, percevoir des redevances, pensées et activités tellement plus importantes à leur yeux que de se nourrir de Ma manifestation.

Cette nourriture peut prendre diverses formes qui sont comme les multiples plats que je m'apprêtais à leur offrir : longer, la nuit, quelque grève, imprégné du chant du ressac des vagues, sous la lumière bienveillante de Mes étoiles ; embrasser à plein corps un arbre frissonnant de son intelligente sève ; admirer la souplesse d'un félin et caresser son poil velouté, du regard ; respirer l'odeur d'un corps humain qui se donne. Quelles merveilles, puisqu'en particulier, « *si l'Esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveille* » (logion 29)...

Malheureusement les hommes, dans leur immense majorité, n'ont que faire de Ma manifestation, car, dotés chacun d'un mental, au lieu de s'en libérer comme Je le leur suggère sans cesse (logion 17), ils en font un instrument de puissance, cédant à la tentation prométhéenne de s'égaliser à Moi.

Ce faisant, ils s'éloignent de Moi et lorsque, invités à partager Mon repas, ils refusent, préférant s'adonner aux activités que leur suggère leur mental, ils se précipitent, sans le savoir, dans la géhenne d'une obscurité dont ils ne pourront plus jamais sortir.

Ma proposition était un piège impitoyable.

Mais l'outrecuidance de cette majorité des hommes n'a pas de borne. Alors que Je les invite à se nourrir, en particulier, du corps désentravé du mental, et à s'éloigner du monde des idées, voilà que certains contredisent et inversent cette préférence en M'attribuant les « Idées » qui habitent leur mental, et en méprisant le corps, ce corps qui est cause merveilleuse de l'Esprit : inversion platonisante qui conduit à abuser et à culpabiliser les « *pauvres* » en esprit, ceux-là mêmes auxquels J'ouvre, d'emblée, Mon « *Royaume* » (logion 54).

Et surtout, cette inversion mystifiante sert de credo à la caste des clercs idéalistes et puritains, d'orient comme d'occident. Que cette caste soit précipitée aussi dans la géhenne de son obscurité.

Michel

*

Avec les logia 63 et 64, l'affaire semble entendue : celui qui travaille au-delà de la nécessité à acquérir et accumuler les biens matériels est dans une démarche incompatible avec la découverte du Royaume. Ou bien on assure son avenir matériel, ou on est passant, on ne peut être les deux à la fois. Ce n'est pas une question de morale, absente en gnose, mais pratique : les affaires du monde et le Royaume ont un point commun, ils sont en soi, ils ont besoin de moi, ils n'existent que par moi. Seulement ils ne peuvent cohabiter, soit c'est l'un, soit c'est l'autre que je valorise. Et on ne saurait passer de l'un à l'autre en claquant des doigts, selon l'heure de la journée, car les deux demandent un investissement important, et même total pour ce qui est d'entrer dans les lieux du Père. Sans investissement de soi, l'homme d'affaire se fait passer devant par la concurrence, et le chercheur timoré reste à la surface et au bord du puits. Il y a aussi parmi les exemples du logion celui qui doit faire le repas pour son ami qui se marie ; celui-ci n'est pas requis par des affaires d'argent mais néanmoins par celles du monde, c'est l'amitié d'un ami d'enfance. Le parallèle avec le logion 8 s'impose : le pêcheur avisé choisit sans peine le gros et bon poisson et rejette tous les autres à la mer. Pour être opérationnel, le choix du Royaume se doit d'être exclusif, intérieurement, en esprit et en vérité.

Mais il y a le logion 81 qui propose la solution sans rien condamner en suivant la recommandation du logion 57 sur l'ivraie et le bon grain : laissons les dynamiques s'accomplir plutôt que de les casser par idéologie ou règles morales et de casser l'énergie de l'homme en même temps. La mobilisation d'énergie pour atteindre son but en écartant les obstacles, en évitant la dispersion, la persévérance dans la démarche sont les qualités requises dans les deux domaines. Que celui qui s'est fait riche, puis roi, renonce (Log. 81), s'il a la chance de prendre conscience de la valeur relative de son but premier et des satisfactions limitées qu'il en retire. En fait cela n'arrive qu'à ceux qui perçoivent l'appel, qui sont conscients des piqûres de l'aiguillon, ceux qui réalisent un jour la souffrance de passer à côté du Vivant et de l'ignorer. Ceux qui ont couru toute leur vie après les chimères ou mûs par la peur se réveillent trop tard sur leur lit de mort et se demandent alors : qu'ai-je donc fait ?

Citons Épicure : « *Toi qui pourtant n'es pas de demain, tu diffères de jouir ; Nous consumons notre vie à force d'attendre et la mort nous trouve affairés !* » Triste constat d'une vie vaine à la solde du rêve, alors que la jubilation de la Vie est ici et maintenant à la porte, bien que cachée, de mon choix exclusif et de mon investissement total.

Christian, 24 /06/2017

*

L'accès au Royaume nous est ouvert lorsque nous ne percevons plus comme une entité distincte, autrement dit, lorsqu'est transcendée la dualité sujet-objet. Celui qui est mené par son ego, comme le sont les acheteurs et les marchands, a le souci d'accumuler des biens ou d'accomplir des actes qui le mettent en valeur. Ils peuvent être de natures très diverses allant du mercantilisme grossier à l'altruisme subtil – car la façon de se mettre en valeur varie d'un individu à l'autre -, il n'empêche que si c'est l'ego qui s'exprime, il n'y a pas de place pour lui dans le Royaume. L'ego peut témoigner beaucoup de finesse dans l'expression de ses manques. Il s'agit de ne pas les confondre avec la nostalgie fondamentale du Soi. Les paroles de Jésus s'adressent non à l'ego mais au Soi. L'ego est l'usurpateur ; il est absorbé par toutes sortes d'occupations qui empêchent le silence intérieur ; il n'est pas digne des mystères du Maître.

Dans l'homme riche du précédent logion, c'était l'usurpateur qui avait le souci de ne manquer de rien ; ici, c'est également l'usurpateur qui parle par la bouche des divers personnages, même de celui qui s'excuse en prétextant qu'il prépare un repas pour la noce d'un ami : aussi Jésus ne peut-il avoir partie liée avec aucun d'eux. Et pourtant, s'ils sont invités, ils paraissent bénéficier d'un privilège. Il n'empêche que ceux qui répondent à l'appel ne sont pas ceux que les signes extérieurs semblent désigner : culture, habileté, richesse, classe sociale. Il n'est que de mesurer le silence des catégories de personnes qui devraient, de par leur situation, accueillir et promouvoir l'*Évangile selon Thomas* pour actualiser la parabole. Par contre aucun critère apparent ne désigne ceux qui ont faim et soif de la parole.

Émile

*

Je n'est pas moi
Je ne suis pas ce moi
ce moi d'ailleurs est-il à moi
qui suis-je
sinon ce que Je suis
avant même que soit l'être

Yves

*

Le sage est un riche sans possessions

Quand les sucs de nourriture s'évaporent, le sentiment d'être disparaît, sans même annoncer son départ... La quintessence de la nourriture est appelée *Sattva*. Ce mot est composé de *sat* et *tva*. *Sat* signifie « existence » et *tva* signifie « tu, vous ». Donc, *Sattva* signifie l'existence qui est « vous ». La qualité de l'essence de la nourriture est la connaissance « vous êtes ». C'est le vous Éternel, qui parvient à savoir qu'il existe. Sans un corps de nourriture, l'Éternel ne sait pas qu'il existe...

En raison de votre corps, vous, l'Éternel savez que vous êtes. Quand votre corps n'était pas, vous ne le saviez pas. L'Éternel n'a pas besoin de nourriture pour se maintenir. Mais la conscience, qui est l'expression de l'Éternel, a besoin de l'essence de nourriture - *Sattva* - pour se maintenir. Celui qui connaît la source de la conscience réalise l'Éternel, et réalise l'Éternel comme son état éternel...

Je détermine la pauvreté selon le nombre de désirs. Les riches ont plus de désirs. Nous ne pouvons pas beaucoup attendre des riches car ce sont des donateurs pauvres. Tous les gestes des riches, y compris les donations, sont guidés par le désir de gagner toujours plus...

Je suis assez différent de ce qui apparaît et de ce qui peut être connu. Je ne suis ni ceci ni quelque chose de ceci... Votre obstacle principal à la compréhension correcte est votre attirance pour vos possessions, vos proches et vos amis...

La plupart du temps, l'argent n'aide pas du tout... Le sage est un riche sans possessions. Vos désirs et vos envies vous rendent pauvre ou riche. Vous pourrez rencontrer des mendiants riches, mais un pauvre sans désirs est rare à trouver.

Nisargadatta
Être rien, c'est être Tout, Dervy, p. 72-47-192-222

*

RECHERCHES

LE SACRÉ CŒUR DE MARIE

Les trois types d'êtres

Les textes sacrés de l'Inde distinguent trois « qualités » ou « modes » de la nature : « tamas », mode sombre et impur de la matière et de l'inertie ; « rajas » mode intermédiaire du mental et de l'action et « sattva », mode pur et lumineux de la sagesse et de l'Esprit. Ces trois « gunas » engendrent trois types d'hommes différents : les « tamasiques » chez lesquels dominant l'apathie et le matérialisme ; les « rajasiques », êtres d'action et de passion et les « sattviques » (les spirituels, les sages), êtres rares et solitaires car proches de l'Esprit. Cette même division se retrouve dans toutes les voies traditionnelles. Et à ces trois types d'êtres, correspondent trois types d'approche de la Réalité :

La nature sattvique est divine car elle incite l'homme à Me chercher, Moi, l'Essence impérissable et le Principe omniscient qui soutient le monde... Rajas, en développant l'attachement à l'action, enchaîne le Soi (Âtman) à la chair. C'est le mode de la passion qui entraîne et perd l'homme dans le tourbillon sans fin des actions... Tamas lie le Soi à la chair en engendrant la paresse, la torpeur et l'erreur. C'est le mode de l'ignorance. Il endort la discrimination et émousse les sens. Lorsque Tamas s'empare d'un homme, il le plonge dans les ténèbres, l'inertie, l'erreur et l'illusion. »

(Bhagavad Gîtâ XIV, 6-7-8)

Certains hommes ont une haute énergie spirituelle ; d'autres, en sont dépourvus. De là vient que les uns recherchent le monde ; d'autres la vie future ; d'autres enfin Dieu.

(Nasafi, Le Livre de l'Homme parfait, V)

*Lorsqu'un esprit supérieur entend le Tao
il le pratique avec zèle.*

*Lorsqu'un esprit moyen entend le Tao,
tantôt il le conserve, tantôt il le perd.*

*Lorsqu'un esprit inférieur entend le Tao,
il en rit aux éclats ;*

s'il n'en riait pas

le Tao ne serait plus le Tao.

(Tao t'ou king XLI)

Il n'est donc nullement surprenant de retrouver pareille distinction dans les écrits gnostiques. C'est leur rapport à l'Esprit qui détermine les trois caractères principaux de l'humanité. Le *Tractatus Tripartitus* décrit trois types d'êtres humains en fonction de leur attirance pour la Connaissance : les « hyliques » (du grec hylé : matière) ; les « psychiques » (du grec *psyché* ou *psuché*, souffle de vie ; *ba* en égyptien) et les « pneumatiques » (du grec *pneuma* : l'Esprit, le souffle divin).

Au bas de l'échelle, le hylique est prisonnier du monde matériel. Il ne se préoccupe nullement de savoir qui il est, d'où il vient ni où il va. Il est plongé dans l'occultation car pour lui le corps n'est que matière. Malgré toutes les apparences, le hylique est déjà mort en cette existence même. Il est véritablement un mort-vivant : « *Ceux qui sont morts ne vivent pas* » (log. 11). Sa nature le voue au néant : « *Leur fin sera comme leur commencement : provenant du néant, ils retourneront de nouveau au néant* » (*Tractatus Tripartitus* 79. I-4).

Adeptes des religions établies, le psychique peut atteindre un certain degré de perfection morale. Il prie un Dieu extérieur et séparé, un Dieu qu'il peut concevoir mentalement. Il aspire au salut de son âme et à la survie de son moi dans un paradis spatio-temporel à venir. Il croit même à la résurrection des corps à la fin des temps. Voulant sauver le monde, il cherche à convertir les autres et ne peut accéder à la Gnose intemporelle. On pourrait lui appliquer le constat de Villiers de l'Isle Adam : « *C'étaient deux êtres doués de sens merveilleux, mais exclusivement terrestres. Les sensations se prolongeaient en eux avec une intensité inquiétante. Ils s'y oubliaient eux-mêmes à force de les éprouver. Par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'infini, de Dieu même, étaient comme voilées à leur entendement* » (*Contes cruels, Véra*, 1883, p. 24). Le psychique confond mythe et réalité, physique et métaphysique, foi et crédulité. Judas, dans l'épître qui lui est attribuée, nous met en garde contre les « *diviseurs, psychiques qui n'ont pas l'Esprit* » (Jude 19). Imprégné de conceptions dualistes, le psychique est appelé *l'enfant de la femelle*. Jésus range dans cette catégorie même les plus grands prophètes : « *... parmi ceux qui sont enfantés des femmes, aucun ne surpasse Jean le Baptiste* » (log. 46).

Le gnostique ou pneumatique se demande : « *Qui suis-je ?* » Son monde est celui de l'Esprit. Apprenant à se connaître Soi-même il accède à la connaissance du Tout. Jésus nous invite à effectuer une métanoïa, un retournement intérieur pour nous libérer de ce petit moi, cet usurpateur qui nous isole et nous coupe du Réel. Jésus délivre le pneumatique des liens du mental pour le ramener à sa demeure originelle, à la source bouillonnante qui est le Plérôme, le Tout. Il lui enseigne comment se libérer de la souffrance en retrouvant l'unité perdue et le fait accéder au Royaume ici et maintenant : « *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant* » (log. 3). Par la Gnose, Jésus réveille l'homme perdu dans les ténèbres de l'occultation : « *Adam s'examina lui-même et sut qui il était... L'âme du bienheureux, redevenue intelligente, ressuscita* » (in M. Eliade, *Histoire des croyances et idées religieuses* II, Payot, p. 372).

Le gnostique connaît son Principe. Il sait que son existence sur terre n'affecte nullement sa divinité incarnée dans la chair : « *Dès le Principe, dit Valentin, vous êtes des immortels et les enfants de la Vie éternelle* » (Clément d'Alexandrie, *Stromates* IV,13,89,2). Ayant comme Jésus réalisé en lui-même l'union des contraires, le gnostique est comme lui Fils de l'Homme : « *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme...* » (log. 106).

Le corps, l'âme et l'esprit

À cette doctrine des trois ordres, correspondent les trois composantes traditionnelles de l'être humain : le corps, l'âme et l'esprit.

Le corps (*soma* : le corps sous son aspect extérieur en grec et en copte) ne se confond ni avec la « matière » qui désigne en copte l'état initial de la manifestation de l'Un, ni avec la chair (*sarx* : la chair sous son aspect intérieur en grec et en copte). *Soma* apparaît plus proche du terme hébreu *BâSâR*, souvent traduit par corps ou par chair mais qui est à rapprocher du verbe correspondant *BâSaR*, signifiant annoncer, porter un message. *BâSâR* s'applique en réalité à tous les niveaux de l'être et désigne plus précisément la qualité d'être de tout individu. *KâL BâSâR*, que l'on traduit habituellement par toute chair, toute créature, s'apparente au cycle de la nécessité de la philosophie grecque, au samsâra des religions de l'Inde qui n'a une apparence de réalité que parce qu'il est le jeu de Brahman. C'est en ce sens que *le Verbe se fait chair* (Jn I,14), que Jésus *se manifeste dans la chair* (log. 28).

L'âme est le principe animateur ou vivificateur de l'être. Souvent traduit par *psyché* ou par âme, le terme égyptien *Ba*, représenté par un oiseau à tête humaine, désigne la force spirituelle, l'énergie de déplacement, de communication et de transformation des hommes comme des dieux. Comme pour le terme *psyché*, l'équivalent hébreu *NéPhéSh* désigne d'abord la vie, le souffle de vie. Lorsque Dieu façonne l'homme, il souffle dans ses narines un souffle de vie et l'homme devient une âme vivante (*Gn* II,7). *NéPhéSh* s'applique à la vie de tout être vivant, animé dans le monde manifesté. Tout ce qui vit a une âme dont il existe plusieurs catégories. Ainsi selon Aristote, les végétaux ont une âme nutritive, les animaux ont en outre une âme sensitive et une âme motrice, seul l'homme possède une âme pensante. Dans l'*Évangile selon Thomas*, l'âme apparaît comme le lieu non seulement de la pensée mais également du sentiment, de l'amour et de la compassion comme de la souffrance : « *Aime ton frère comme ton âme* » (log. 25) ; « *...et mon âme a souffert pour les fils des hommes* » (log. 28).

Selon Jamblique, l'âme est le principe divin qui s'incarne sous une forme humaine, tout en gardant la nostalgie des origines : « *...tandis que les êtres composés naissent et meurent, l'âme, qui en est la génératrice première, est par elle-même inengendrée et incorruptible... en elle-même elle échappe aux variations comme étant par essence supérieure au pâtre...* » (I,10) ; « *...l'âme, dit-on, avant même de se donner*

*au corps, écoutait l'harmonie divine ; en conséquence, même après qu'elle est venue dans un corps, toutes les fois qu'elle entend les airs qui conservent le mieux la trace divine de l'harmonie, elle les salue, ils la font ressouvenir de l'harmonie divine, elle se porte vers cette harmonie, sympathise avec elle et la partage autant qu'il est possible d'y participer (III,9) » (Jamblique, *Les Mystères d'Égypte*, Les Belles Lettres, p. 25 ; 85).*

Le cœur (*hêt* en copte) apparaît comme proche de l'âme. En hébreu *NéPhéSh* est souvent synonyme de cœur (*LêBh*) au sens de sentiment, de pensée voire de sensation physique. Siège de l'âme et de la conscience pour les Égyptiens de l'Antiquité, représenté par un hiéroglyphe figurant un vase (ou un cœur de brebis, vu en coupe), le cœur (*Ab* ou *Haty*) est pesé sur la balance du tribunal de l'au-delà car il est le témoin de l'existence du défunt : « *Ô mon cœur de ma mère, ô mon cœur de ma mère, ô viscère de mon cœur de mon existence terrestre, ne te lève pas contre moi en témoignage en présence des maîtres des biens !* » (*Livre des Morts*, 30A, trad. Paul Barguet). Le cœur est le foyer de la vie : « *Suis ton cœur. Que ton visage brille pendant que tu vis...* » nous exhorte le sage Ptahhotem, de la V^e dynastie (2500 ans avant notre ère). Symbole de la Vie, le dieu Ptah conçoit le cosmos en son cœur avant de lui donner forme par son Verbe. Le cœur est donc le plus intime de l'âme, le siège de l'intelligence et de l'intuition : « *L'Ennéade de Ptah a créé la vue, grâce aux yeux, l'audition par les oreilles, la respiration par le nez ; ceux-ci élèvent ensuite les sensations reçues jusqu'au cœur, et c'est le cœur alors qui permet que toute connaissance se manifeste, et c'est la langue qui répète ce que le cœur a conçu* » (*Pierre de Shabaka*, trad. Claire Lalouette). C'est ainsi, nous dit Maître Eckhart, que seul le cœur ardent peut connaître la paix de l'âme : « *Tu dois avoir un cœur brûlant, plongé dans une paix vide et silencieuse* » (cité par R. Otto, *Mystique d'Orient et Mystique d'Occident*, p. 281). Il représente la plénitude de la conscience divine que peut recevoir l'initié : « *Heureux sont-ils, ceux que l'on a persécutés dans leur cœur* » (log. 69).

C'est au gnostique que Jésus promet de donner « *ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme* » (log. 17). La quasi totalité de l'humanité reste plongée dans l'obscurité : « *Je les ai trouvés tous ivres... ils sont aveugles dans leur cœur* » (log. 28), image que l'on retrouve dans le Coran : « *...ce ne sont pas leurs yeux qui sont aveugles, ce sont leurs cœurs, dans leurs poitrines, qui sont aveugles* » (XXII,45). Certains ne pensent qu'à amasser toujours plus : « *Voilà ce qu'il pensait dans son cœur* », se dit l'homme riche au logion 63. D'autres n'entretiennent que des pensées négatives : « *un homme mauvais produit du mauvais du trésor mauvais qui est dans son cœur, et il dit des choses mauvaises : car de l'abondance du cœur il produit du mauvais* ». Par contre : « *Un homme bon produit du bon de son trésor...* » (log. 45). Le vrai trésor est caché au fond du cœur de l'homme. Or « *Un seul est bon* » (*Lc XVIII,19*). Le cœur de l'homme bon bat au rythme « *du cœur de Celui qui ravit les cœurs* » (*Rûmî, Mathnawî*, III, 4600). Son cœur est le Cœur du monde, le temple de l'Esprit. L'homme bon, le pneumatique, ne fait plus qu'un avec l'Un. Bien que les choses de ce monde n'aient plus d'attraits pour lui, il voit par l'œil du Cœur : « *Je dors mais mon cœur veille* », peut-il

dire comme la bien aimée du *Cantique des cantiques* (IV,1).

Pour Jésus, tout ce qui est psychosomatique est voué à la mort. L'âme est unie au corps charnel le temps de l'existence terrestre et de la qualité de leur rapport dépend la destinée humaine : « *Misérable est le corps qui dépend d'un corps, et misérable est l'âme qui dépend de ces deux* » (log. 87) ; « *Misérable est la chair qui dépend de l'âme ! Misérable est l'âme qui dépend de la chair !* » (log. 112).

Il n'y a pas d'âme ni de corps à sauver, mais notre être véritable, notre identité à recouvrer. Seul l'Esprit permet d'accéder à la divinité qui se cache en nous. En Égypte, le *Ka* est le souffle divin, le principe de vie qui donne la conscience aux hommes et aux dieux. Appartenant comme le *Ka* et le *Ba* aux éléments invisibles de l'être, *Akh* est le souffle de vie, le principe lumineux et immortel destiné à gagner le ciel après la mort alors que le cadavre reste en terre. Quant au terme grec *pneuma*, il est à rapprocher de l'hébreu *Roûah*, le vent ou le souffle qui désigne également la partie supérieure de l'être, son origine divine. Il n'est d'éveil que par l'Esprit et pire péché que celui contre l'Esprit : « *vous ferez du mal (un obscurcissement) à vos esprits* » (log. 14) ; « *celui qui blasphème contre l'Esprit pur* » (log. 44). Tout acte est pur s'il est compris et accompli selon l'Esprit : « *la circoncision véritable, en esprit* » (log. 53).

L'Esprit ne connaît pas de différence entre les sexes. Il n'y a en l'Esprit aucune place pour la dualité. Seul celui qui a fait le deux Un est digne de la Vie. L'Esprit souffle où il veut et c'est pourquoi Jésus accueille Marie malgré l'animosité et le machisme de Pierre : « *Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle, pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant* » (log. 114). Le corps n'est nullement déprécié, car il a son rôle à jouer dans le jeu de la révélation. Dans la théophanie de la Vie, que permet l'incarnation du Vivant dans la chair, le gnostique s'enchant de la splendeur qu'il découvre en lui-même. C'est pour lui *merveille de merveilles* :

*Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles.
Mais moi, je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté.*

(log. 29)

Dans la perspective gnostique qui est celle de Jésus, ces logia sont une invitation à saisir le rôle du corps dans sa totalité. Le corps ne fait pas obstacle à l'esprit et Jésus nous invite à « *trouver le corps* » (log. 80) : « *Celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui...* » Le corps a sa fonction propre dans le processus de révélation car c'est grâce à lui que le pneumatique réalise qu'il est Esprit (Pneuma). J'ai même besoin du corps pour me révéler. Je m'en sers au lieu d'en être esclave :

*Ne crains pas la chair ni ne l'aime.
Si tu la crains, elle te dominera.
Si tu l'aimes, elle te dévorera et t'étranglera.*

(Ev. Philippe 62)

Faire le deux Un

Qui fait le deux Un réalise toutes les potentialités de son être. Le corps est le point de départ de la manifestation mais je ne suis pas cette manifestation. La vérité n'est pas dans un ailleurs désincarné. Le bonheur n'est pas dans les lendemains qui déchantent plutôt qu'ils ne chantent. Le Royaume se dévoile en moi-même ici et maintenant. Pour reprendre la formule rimbaldienne, il m'est loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps* :

*Tu dis que l'esprit est dans la chair,
et il y a aussi cette lumière dans la chair ;
le Logos est cet autre qui est dans la chair.
Car ce que tu diras, tu ne dis rien en dehors de la chair.
Il faut ressusciter dans cette chair, parce que tout est en elle.*

(Ev. Philippe 23)

L'un des plus beaux textes de la Bible hébraïque, le *Cantique des cantiques*, illustre cette exaltation du corps. La Sulamite appelle son Bien Aimé, « *l'aimé de mon âme* », mais c'est par la découverte du corps que le Soi reconnaît le Soi : « *Ce poème est une exaltation de la forme corporelle, une louange sans réserve. Toutes les parties du corps seront chantées. Après les yeux, la bouche, le cou, les seins... suivront la tête, les cheveux, les tempes, le palais, les lèvres, le nez, les dents, les mains, les jambes, les pieds, le ventre, le nombril, la taille... Si bien que cette cantate à l'amour peut être lue comme un chant érotique... Mais ce n'est pas du corps-matière, du corps-image dont il est question ici, celui-ci est corruptible, il vieillit, s'affaiblit, devient malade et finalement disparaît ; ce corps n'est qu'apparence... il s'agit ici du corps qui a rompu les liens de l'esclavage qui le soumettait au mental, il s'agit du corps libéré, immortel, du corps-lumière, instrument de ma réalisation, de ma reconnaissance, car seule la lumière peut connaître la lumière* » (Jo Querard, *Chir ha chirim*, Cahier Métanoïa N° 132).

Tous courent après le bonheur, tous cherchent l'amour, mais bien peu sont capables d'accéder à cet Amour total, à cette Connaissance du Tout. L'amour est aveugle tant qu'il est amour d'un corps pour un autre corps, d'une forme pour une autre forme, d'une image pour une autre image, d'un ego pour un autre ego. Et nul ne peut forcer à aimer celui qui ne veut pas connaître l'Amour :

*J'ai découvert cette vérité profonde,
difficile à percevoir, difficile à comprendre,
apaisante, sublime, surpassant toute pensée abstruse,*

que seul le sage peut saisir...

(Mahavagga I, 5)

Seul un peut-être, parmi des milliers, Me cherche de façon désintéressée.

Même parmi ceux qui Me cherchent sans arrière pensée,

à peine un Me connaît tel que Je suis en réalité.

Un tel gnostique est très rare...

(Bhagavad Gîtâ VII, 3.)

Je vous choisirai un entre mille

et deux entre dix mille

et, debout, ils seront Un.

(log. 23)

Marie la lumineuse

Parmi ces rares êtres que Jésus juge digne de la Vie, se détache incontestablement la lumineuse figure de Marie-Madeleine, interlocutrice privilégiée du Seigneur. Le *Dialogue du Sauveur* la compare à *une femme qui connaît le Tout*. Dans la *Pistis Sophia*, Marie qui ne cesse de questionner Jésus embrasse avec le Maître le royaume de lumière, le Plérôme : « *Marie la bienheureuse, toi que je rendrai parfaite en tous les mystères des habitants d'En-Haut,... ô toi dont le cœur est droit vers le royaume des cieux plus que tous tes frères !* » ; « *Courage ! Marie ; tu es heureuse entre toutes les femmes qui sont sur la terre, parce que c'est toi qui seras le Plérôme de tous les Plérômes et la Perfection de toutes les perfections.* » ; « *Courage, Marie, la bienheureuse, le Plérôme féminin, ou la toute bienheureuse des Plérômes, toi que l'on béatifiera en toute génération...* » ; « *Courage, ô Marie, la bienheureuse, toi qui hériteras de tout le royaume de lumière...* » (*Pistis Sophia*, trad. E. Amélineau, Arché p. 14 ; 15 ; 30 ; 62). Marie est la pneumatique par excellence : « *Courage, ô toi pneumatique et pure, Marie...* » (*Pistis Sophia* p. 102).

Femme de lumière, ayant reçu l'esprit de Jésus, Marie-Madeleine évoque l'homme de lumière en elle : « *Mon Seigneur, mon homme de lumière a des oreilles et j'entends en ma vertu de lumière, et ton esprit qui est avec moi est prudent...* » ; « *Mon homme de lumière a des oreilles et je suis prête à entendre en ma Vertu, et j'ai compris le discours que tu as dit...* » ; « *en esprit tu nous as donné l'esprit de la lumière...* » ; « *...mon homme de lumière me pousse, il est dans l'allégresse, il bouillonne en moi, voulant sortir de moi et entrer en toi* » (*Pistis Sophia* p. 28 ; 38 ; 94 ; 151). Ne croirait-on pas entendre jaillir la *source bouillonnante* à laquelle Judas Thomas a bu et que Jésus a mesurée au logion 13 de l'*Évangile selon Thomas* ? Mais quel peut bien être cet homme de lumière (*rèmènouoein* en copte et en égyptien) qui bouillonne en Marie ?

L'*Évangile selon Marie* apporte quelques précisions intéressantes. Marie, compagne de Jésus durant son passage sur terre, est le canal de la révélation après sa mort. Jésus n'est plus extérieur mais intérieur. Marie est l'initiée dont l'esprit rayonne

sur celui des apôtres. Elle communique les secrets qu'elle a reçus de lui. Pneumatique et unie au Sauveur, Marie a la connaissance de son origine. Sa vision est pure, sans images. Lorsque Jésus lui apparaît, elle le reconnaît immédiatement et parfaitement en elle-même sans manifester le moindre trouble. Or ce qui est vrai, nous dit Hermès Trismégiste, c'est précisément : « *Ce qui n'est pas troublé, ...ce qui n'a ni limites, ni couleur, ni forme : l'immuable, le nu, le lumineux ; ce qui se comprend soi-même ; l'inaltérable, le bien, l'incorporel* » (I, XIII). Nous sommes à des lieux de l'apparition sur le chemin de Damas. En proie à la passion déréglée *qui ne possède pas l'Image*, Paul est terrassé. On peut lui appliquer la parole de Marie : « *Le trouble naît alors dans le corps tout entier* » (Marie 8, 3-6). La paix intérieure qui habite Marie est la preuve de ce qu'elle possède le trésor de la Gnose :

Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue car, là où est l'intellect (Noûs), là est le trésor. »

(Alors) je lui dis : « Et maintenant, Seigneur, celui qui perçoit la vision, est-ce (au moyen) de l'âme (ou) au moyen du pneuma qu'il la voit ? »

Le Sauveur répondit et dit : « Ce n'est ni au moyen de l'âme ni au moyen du pneuma qu'il voit mais l'intellect [étant] entre les deux, c'est lu[i qui] perçoit la vision...

*(trad. A. Pasquier in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 1664).*

Une telle traduction nous laisse sur notre faim et nous sentons tout de suite qu'elle manque d'inspiration. À Marie qui lui demande si le gnostique obtient la vision par l'âme ou par l'Esprit, Jésus répond que seul le *Noûs* peut illuminer l'âme : « *là où est le Noûs, là est le trésor* ». Les canoniques ont eu écho de ce logion, cité par Clément d'Alexandrie, Justin et Macaire. Ils le reprennent dans un contexte spatio-temporel tout en assimilant le *Noûs* au cœur : « *Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur* » (Mt VI,21 ; Lc XII,34). Le trésor est dans les canoniques la récompense des bonnes œuvres après la mort, alors que dans l'*Évangile de Marie* comme dans celui de *Thomas*, le trésor est la perle unique, celle du Soi intérieur que chacun possède en lui-même mais que seul le gnostique peut découvrir :

*Vous aussi, cherchez-vous le trésor
qui ne périt pas,
qui demeure là
où la mite ne s'approche pas pour manger
et où le ver ne détruit pas.*

(log. 76)

*Le Royaume est comparable à un homme
qui avait dans son champ un trésor caché
qu'il ne connaissait pas.*

(log. 109)

Intermédiaire entre l'âme et le pneuma, *Noûs* est une faculté autoptique (du grec *autoptikos*, témoin oculaire) : il voit et il se voit en se retournant sur lui-même (Platon, *Timée* 90d ; *Banquet* 174d). Le *Noûs* ne peut être contemplé que par lui-même car il y a identité du sujet (celui qui voit) et de l'objet (cela qui est vu). Qui possède le *Noûs* « *se reconnaît lui-même comme immortel* ». Toutefois si l'on se réfère à Platon, on s'aperçoit que le *Noûs* n'est pas assimilable à l'intellect comme le présuppose abusivement l'édition des *Écrits gnostiques* de la Pléiade :

...le Juste... est ce que prétend Anaxagore ; c'est l'Esprit, qui est en effet, selon les expressions de ce philosophe, un maître absolu, qui, sans se mêler à rien, met toutes les choses en ordre, en cheminant à travers toutes...

(*Cratyle* 413 c 6)

...j'entendis faire une lecture, d'un livre qui, disait-on, était d'Anaxagore et où se trouvait exprimée cette idée, que c'est l'intelligence (Noûs) qui met tout en ordre et qui est la cause universelle... S'il en est ainsi, pensai-je, l'esprit ordonnateur ordonne toutes choses et dispose chacune de la meilleure manière possible...

(*Phédon* 97 b)

...dans la nature de Zeus... il y a une âme royale et, d'autre part, une intelligence royale... l'Intelligence (Noûs) régit le Tout...

(*Philèbe* 30 d)

(trad. Léon Robin, in Platon, *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, I p. 652 ; 825, II p. 578).

Nous avons sollicité les lumières de Michel Dachery sur le sens à donner au terme *Noûs*, en grec comme en copte. Si l'on prend le Bailly, dictionnaire de référence pour le grec, le terme *Noûs* (ou *Noos*) désigne la faculté de penser, l'intelligence, l'esprit, la sagacité, la sagesse... mais n'a nullement le sens d'« intellect ». De même, si le *Noûs* est connu en copte, il désigne l'intelligence et non l'Intellect, notion abstraite qui n'existe pas en copte. Quand Jésus dit à Marie : « *Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue, là où est le Noûs, là est le trésor* », il désigne en réalité ***l'intelligence du cœur***. Il faut donc comprendre : « ***Là où est l'intelligence du cœur, là est le trésor*** ».

S'il n'existe en apparence entre une traduction universitaire « intellectuelle » et l'interprétation gnostique du même terme qu'une différence plus fine que l'épaisseur d'un cheveu, nous sommes sur le fil du rasoir puisqu'il en résulte deux visions radicalement opposées. Alors que la première nous limite aux affres du mental, la seconde nous conduit au seuil de la chambre nuptiale...

Intuitivement, Marie est pourvue de cette ***intelligence du cœur*** dont Pierre est dépourvu. Marie parle comme Jésus. Elle a trouvé son véritable moi, grâce au *Noûs* qui lui révèle son essence divine. Ayant fait le deux Un, Marie est celui qu'elle aime.

Elle voit Jésus par l'œil même de Jésus : « *L'œil par lequel je vois Dieu, est le même œil par lequel Dieu me voit. Mon œil et l'œil de Dieu sont un seul et même œil, une seule et même vision, une seule et même connaissance, un seul et même amour* » (Maître Eckhart. Sermon XII *Qui audit me non confundetur*). Le seul vrai trésor, c'est le *Noûs*, le cœur se découvrant de lui-même par lui-même, se connaissant lui-même en lui-même. Parce qu'elle a du cœur, Marie est jugée par Jésus digne de la Vie dont Pierre est indigne, ce qui suscite la jalousie de ce dernier. Son attitude qui fait pleurer Marie, justifie l'intervention de Lévi :

*Pierre, depuis toujours tu es un tempérament
bouillant, je te vois maintenant
argumenter contre la femme comme un
adversaire. Pourtant, si
le Sauveur l'a rendue digne, qui es-tu,
toi, pour la rejeter ? Sans aucun doute,
c'est de manière indéfectible que le Sauveur
la connaît...*

(trad. A. Pasquier in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 1667).

Pierre est resté dans la dualité. Son mental est celui qui divise : « *Passe derrière moi, Satan ! car tes pensées sont celles des hommes et ne tendent pas vers Dieu* » (Mc VIII, 33). Dans l'*Évangile selon Thomas*, c'est Jésus lui-même qui au logion 114 prend la défense de Marie :

Simon Pierre leur dit :
Que Mariam sorte de parmi nous,
parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie.
Jésus dit :
Voici que je l'attirerai
afin de la faire mâle,
pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant,
semblable à vous, les mâles.
Car toute femme qui se fera mâle
entrera dans le royaume des cieux.

(à suivre)
Yves

*

L'INTELLIGENCE DU CŒUR

Nous avons sollicité les lumières de Michel Dachery sur les équivalences pouvant exister entre les termes égyptiens, grecs et coptes servant à désigner les différentes composantes de l'être humain. La composition de l'être est particulièrement complexe dans l'Égypte ancienne. Il existe ainsi plusieurs termes désignant l'homme : le corps, Khet ; la personnalité spirituelle, Kha ; l'âme, Ba ; l'ombre, Khai bit ; l'esprit, Akh ; le coeur, Ab ou Haty; l'énergie spirituelle, Sekhem ; le nom, Ken ; le corps spirituel, Sahu (in F. Schwarz, *Géographie sacrée de l'Égypte ancienne*, p. 92). Voici le résultat de ses recherches, qui nous ont été fort précieuses.

*

Les équivalents coptes, dans le lexique de la langue copte de N. Bosson sont les suivants :

- pour « corps » : « *sôma* », mot d'origine grecque,
- pour « personnalité spirituelle », pas d'équivalent,
- pour « âme » : « *maèntéou* », mot d'origine égyptienne, qui signifie littéralement, « lieu du souffle »,
- pour « ombre » : « *haibé* », mot d'origine égyptienne,
- pour « esprit » : « *pnéouma* », mot d'origine grecque,
- pour « coeur » : « *hêt* », mot d'origine égyptienne,
- pour « énergie spirituelle », pas d'équivalent,
- pour « nom » : « *ran* », mot d'origine égyptienne,
- pour « corps spirituel », pas d'équivalent.

Il faut avoir en tête qu'à l'époque de Jésus, l'Égypte étant colonisée depuis trois siècles par les grecs, la pensée abstraite grecque y a remplacé la pensée abstraite de l'Égypte ancienne, et que la langue copte reflète cet appauvrissement.

Le corps

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il n'y a pas, d'après le « Dictionnaire étymologique de la langue copte » de W. Vycichl d'équivalent copte au mot français « corps ». Par contre il y a un équivalent dans le lexique de N. Bosson, sous la forme, bien entendu, du mot grec « *sôma* ». Ce qui signifie que la notion de corps semble ne pas avoir existé chez les Égyptiens, alors qu'elle existait chez les Grecs. Or, quand on sait qu'en copte, la plupart des mots abstraits sont d'origine grecque, alors que les mots concrets sont presque toujours d'origine égyptienne, on peut en conclure que, pour les coptes, la notion de « corps = *sôma* » était une notion abstraite.

La matière

Le mot grec « *ulê* » qui signifie « bois », « forêt », « matériau », « matière », n'apparaît ni dans le dictionnaire de W. Vycichl, ni dans le lexique de N. Bosson. Il n'est donc pas utilisé en langue copte. Le seul mot copte équivalent est « houpostasis », cité dans le lexique ; il signifie « substance fondamentale », « matière première », « hypostase », « fortune », « état ». On n'y trouve pas la signification négative que les chrétiens ont donnée à « hylisme ».

Corps et matière

Il faut d'abord voir que le mot « corps » est associé à l'individu et que, pour désigner un concept associé à l'individu, les Coptes ont dû chercher chez les Grecs un mot qui n'existait pas en égyptien. Pour les Coptes la « matière », c'est la substance fondamentale issue de la manifestation de la divinité. Autant le « corps » est, pour les coptes, un concept abstrait forgé par le mental individuel, qui dit volontiers « mon corps » et vise à valider l'existence illusoire de la personne, autant la « matière » désigne, pour eux, simplement l'état initial de la manifestation de l'Un. Il n'y a pas, pour moi, de passage automatique de la « matière » initiale, qui est expérimentable à travers la « connaissance du monde », au concept de « corps » d'un individu, qui est une illusion du mental.

L'âme

D'après Vycichl, l'équivalent copte du mot « âme » est bien le mot d'origine égyptienne « *bai* ». Mais, pour les Égyptiens, « *bai* » signifie aussi bien « esprit » que « âme ». Pour eux, le « *bai* » est la « partie de la personne humaine revenant sur terre sous forme d'oiseau après la mort ». Vycichl souligne, d'ailleurs, qu'« aucun des mots égyptiens désignant l'âme ne correspondait à la notion chrétienne. C'est pourquoi, les Coptes ont adopté le terme grec « *psukê* ».

L'esprit

Dans le Vycichl, on trouve le mot « esprit », outre comme traduction de « *bai* », comme quatrième signification du mot, d'origine égyptienne, « *hê* », sachant que les trois premières significations de « *hê* » sont : « ventre », « estomac » et sein » ; ce qui signifie simplement que les Égyptiens plaçaient l'esprit au niveau du sein. On comprend que, dans ces conditions, les Coptes chrétiens et gnostiques aient adopté le mot grec « *pnéouma* » qui signifie « souffle », pour désigner l'esprit de Dieu.

L'intellect

Il n'y a, ni dans le dictionnaire de W. Vycichl, ni dans le lexique de N. Bosson, de mot copte qui signifie « intellect ». Par contre, il y a un mot d'origine égyptienne pour dire « intelligence » : c'est « *mènrèmènhêt* ». Les Grecs, eux, ont un mot qui signifie « intellect », c'est « *dianoia* ». Il serait intéressant de savoir quel mot copte le traducteur de l'*Évangile de Marie* traduit par « intellect ». Si c'est « *dianoia* », il est étonnant qu'il ne figure pas dans le lexique ; si c'est un mot du lexique, on a affaire à un « biais » dans la traduction.

Psyché, c'est le souffle de la vie ; son principe. Pneuma, c'est le souffle du vent et le souffle divin. *Noûs*, ou *Noos*, c'est l'intelligence, l'esprit, la pensée. Le Bailly souligne plutôt l'intellect actif, propre à l'être humain. Il me semble retrouver le processus : avènement de la matière, puis de la vie et, enfin, de la conscience ; d'où, au-delà, la connaissance de soi-même.

Aucun des textes coptes balayés par W. Vycichl ou par N. Bosson ne parle, en tous cas, d'intellect. « Intellect » est une notion abstraite, alors qu'« intelligence » est une qualité humaine expérimentable dans la vie quotidienne.

La ligne 15 du codex de l'*Évangile selon Marie* se termine bien par le mot « *noûs* ». Le lexique de N. Bosson inclut le mot « *noûs* » ; il le considère donc bien comme un mot copte, mais lui donne le sens que ce mot a en copte, et ce sens est : « intelligence ». La traduction qui apparaît sur la ligne 16 du texte en français aurait donc dû être : « Là où est l'intelligence, là est le trésor » et non pas : « Là où est le *noûs*, là est le trésor ». En remplaçant le sens copte de « *noûs* », qui est « intelligence », par le mot grec « *noûs* », le traducteur tente abusivement de donner une signification platonicienne au propos de Jésus. Non, pour Émile, contrairement à Platon, l'Un ne dispose d'aucun intellect puisqu'Il est initialement, totalement inconnaisant.

Chassez le Platon par la porte, il revient par la fenêtre.

Noûs a-t-il, en grec, le sens d' « intellect » ? Prenons la référence, le dictionnaire d'A. Bailly.

À *noûs*, il est écrit :

- I/ faculté de penser, *d'où*
- I1/ « intelligence », « esprit », « pensée », avec pour références : Sophocle, Platon,
- I2/ par suite : « intelligence », « sagacité », « sagesse », avec pour références : Hérodote, Platon, Sophocle, Aristophane,
- I3/ « pensée », « projet », « intention », « manière de voir », avec pour références : Hérodote, Platon, Xénophon,
- I4/ dans la philosophie d'Anaxagore, *noûs*, « l'être intelligent qui, pour la première fois, donna le mouvement à la matière »,
- I5/ « pensée », « sens d'un mot, d'un discours », avec pour références : Hérodote, Aristophane, Polybe, Lucien,
- II1/ « « âme », « cœur »,
- II2/ « disposition de l'âme », « sentiment », « manière de pensée », avec pour références : Aristophane, Sophocle,
- II3/ « volonté, « désir », avec pour références : Hérodote, Thucydide.

Pour ce qui est d'Anaxagore, le Larousse dit qu'il eut, peut-être, Socrate pour élève. « Anaxagore ramenait la matière à un nombre infini de parties élémentaires semblables. Au-dessus de cette pluralité, il plaçait *l'intelligence* (*noûs*) qu'il représentait comme la matière la plus légère et la plus subtile, douée de force motrice et de connaissance ; elle ordonnait le monde. « Au commencement était le chaos », écrit Anaxagore, « puis vint l'intelligence qui mit tout en ordre ».

Quand Jésus dit à Marie : « Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue, là où est le *noûs*, là est le trésor », je pense qu'il désigne, par *noûs*, *l'intelligence du cœur* dont Marie est pourvue, et non pas une quelconque entité anaxagorienne.

Michel

*

TOI QUI CONNAIS LE NOÛS...

Jésus a dit : "*Ce ciel passera, et celui qui est au-dessus de lui passera, et ceux qui sont morts ne vivent pas, et les vivants ne mourront pas. Les jours où vous mangiez ce qui est mort, vous en faisiez du vivant. Quand vous serez dans la lumière, que ferez-vous ! Dans le jour où vous étiez un, vous fîtes le deux; quand en revanche, vous aurez été deux, que ferez-vous ?*"

Ou alors veuf, si favorable au Tao, merci Maître Lao, où est passé alors l'amour ? Sévère traitement en effet ce veuvage mais affectueuse et ferme invitation à investir le champ promis. Cherchons donc devant notre visage, repérons l'attention sans intention, constatons les méfaits des réflexes égotiques, ses coriaces chimères, exorbitantes prétentions, convoitises.

Par bonheur le Repos se présente, discret au début et puis finalement consistant, vivant Repos.

Un autre bonheur de même acabit se présente bientôt, personne n'est mort ce n'était qu'un malentendu, le joug d'une âme toujours à l'agonie a accordé le chant de l'instrument de Ma Reconnaissance.

Marie leur dit : " Ce qui ne vous a pas été donné d'entendre, je vais vous l'annoncer : j'ai eu une vision de l'enseigneur, et je lui ai dit : Seigneur je te vois [aujourd'hui] dans cette apparition (apparemment sans image), je te vois je te connais (comme d'évidence)." - " Bienheureuse toi qui me reconnais et en restes là. Tu connais la porte et le Royaume, tu connais le "Noûs", tu connais le chemin secret." - " Seigneur, dans l'instant, celui qui contemple ton apparition, est-ce par la psyché qu'il voit ? Ou par le Pneuma ?" - " Ni par l'un ni par l'autre, mais par l'insaisissable lien d'amour entre ces deux, lieu de l'Initiation et de la réalisation, plus précieux que le monde, chef-d'œuvre du créateur."

Le premier et le dernier pas (pourtant si éloignés) de notre aventure se confondent, l'image géniale et divine du Triptyque joue des deux miroirs.

(à suivre)

Louis-Marie

*

POUR UNE ÉROTIQUE CHAZALIENNE À L'AUNE DE LA MÉTAPHYSIQUE

Malcolm de Chazal est habité par Dieu. Il n'est pas question du Dieu sur mesure des religions toutes faites, il s'agit du Dieu du *vivant*. Que faut-il entendre par cette tournure chazalienne, que peut-on en comprendre ? « Dieu est mort ! » nous rappelle Chazal lorsqu'on l'interroge à ce sujet (Violet 1994, 21). Mais alors de quel Dieu parle-t-il donc ? S'agit-il d'un mythe ? Oui, et il s'en explique dans *Petrusmok*. S'agit-il de la foi ? Oui, et Malcolm s'évertue à la déchiffrer, voyant le Verbe partout, et la Bible qu'il réécrit, particulièrement la Genèse et l'Apocalypse. S'agit-il d'amour ? Oui, également, et du sexe, dit Chazal, « on monte à Dieu directement, par le chemin le plus court » (*Petrusmok* 92).

C'est sur ce cheminement que nous allons réfléchir afin de tenter de comprendre la portée de cette formule transcendante, où il ne s'agit ni d'un serpent qui se mord la queue ni du serpent de la séduction, — tous deux symboles du faux selon lui, le faux infini et la dislocation —, le sexe est pour Chazal, une clé, un moyen, une révélation. Il y a le sexe « sacré » et le sexe « robot ». Tout le cheminement de son érotique consiste à se libérer des illusions du faux mythe, de l'artifice, pour retrouver le mythe vrai, celui de l'Éden, de l'immédiateté perceptive, c'est-à-dire sans médiation critique, où le sexe est paradisiaque. Une évidence que l'on a tendance à oublier, c'est lui, le sexe, qui permet à la vie de fonctionner : « Le couple constitue le fondement de l'amour et de la vie. Ici commence le sens de la vie qui se multiplie. Donc parmi nous la vie est dans le sexe. Et la vie fonctionne » (*Le Sens de l'Absolu* 32).

Il faut d'emblée faire la distinction entre un érotisme où tout se résumerait à une *forme* d'amour particulière et une érotique qui mène à la vision de transcendance de ce que Chazal nomme l'*unisme*. Évidemment, il y a la curiosité de s'interroger sur la pratique personnelle de Chazal lui-même, mais on n'en saura rien, ou pas grand-chose. Il s'est amusé avec les mots pour décrire sa position sur la question :

Le sexe, chez le génie, est lié à l'érection spirituelle du cerveau, de manière plus intensive que chez n'importe quel autre au monde. [...] La vérité, c'est que je suis continent — ce qui veut dire que j'utilise mes forces sexuelles

dans des buts spirituels — condition sine qua non de toute envolée mystique et de sa pleine prophétie. (Correspondances 79)

En utilisant le terme de « continence » il laisse supposer avec malice qu'il puisse s'agir non pas d'abstinence mais de pratiques particulières ou de magie sexuelle ; mais ce qui compte selon lui, c'est la saveur, la sensation, la matière plastique intérieure, celle qui se perçoit en retour de la chose perçue. C'est grâce à ce travail conceptuel que fait Chazal dans son oeuvre sur son mode intime d'expérience qu'il nous semble possible d'appréhender son érotique en termes de métaphysique.

Chazal, qui aime être « l'enfant éternellement ivre » (*Sens Unique* 4), comme Baudelaire, son poète de prédilection, n'obtient cette ivresse d'aucune matière extérieure. L'ivresse pour lui est précisément le *vivant*, qu'il éprouve dans sa dimension cosmique et universelle. C'est d'un amour de cette portée dont il s'agit et lire Chazal sans se mettre à l'écoute, sans s'ouvrir à la possibilité de cette érotique transcendante ancrée et exprimée dans les sensations, c'est manquer la possibilité de s'enivrer du poète.

Les mots semblent renvoyer à un excès des sens où, les uns par rapport aux autres, ils se reflètent en d'infinies correspondances. Ainsi, Dieu est amour dans la quête érotique chazalienne. Ou plutôt, c'est l'amour qui est Dieu, car le Dieu de Chazal n'est jamais univoque dans sa pensée et il revêt parfois des postures contradictoires. Or, l'amour reste le phare qui illumine tout, de la sensualité à l'érotisme, jusqu'à une érotique divine, laquelle seule comble la sensation.

On sait l'importance des sens, de la sensation dans toute son oeuvre et la volupté en a été perçue comme l'une des clés par André Breton et Georges Bataille. Dès lors, la plasticité de l'amour est chez Chazal une démonstration elle aussi plastique de l'existence de Dieu, du divin, pour ôter toute ambiguïté religieuse à ce terme. Et le Dieu de Chazal est tout sauf religieux. C'est ce chemin qu'il retrace et parcourt sans trêve, en termes de poésie, de transe ou de métaphysique : il s'agit de démasquer l'illusion de l'erreur, de la chute, afin de retrouver la vérité primordiale, celle du poète en union avec le cosmos, sans passer par la hiérarchie humaine d'appartenance, de possession, d'asservissement. C'est un amour qui ne possède pas que prône Malcolm, un amour qui se défait du connu, qui se dépasse, qui a pour ultime don de soi la mort, car mourir, dit Chazal, « c'est encore aimer » (*Petrusmok* 86). Avec l'amour dans le sexe sacré, c'est alors l'instant suprême où l'homme abandonne ses terres, son sol, pour s'abîmer en Dieu.

Cheminement mystique ? ésotérique ? métaphysique ? tout à la fois et en même temps rien en particulier qui se focalise, Chazal a pour chemin la dimension plastique. Une métaphysique devenue elle aussi plastique, c'est-à-dire tangible, car ce qui est plastique est tangible, façonnable, sensible, poïétique, tout cela étant le poétique de

Chazal¹.

Le terme métaphysique est souvent employé, mais de quelle métaphysique s'agit-il donc ? Il était bien au fait de ses contemporains en termes de philosophie : la pensée de Sartre lui était fortement antipathique, Freud a manqué l'essentiel dit-il et Nietzsche a raté le but. Alors ? se demande-t-on, de quelle métaphysique s'agit-il encore ? Faut-il d'abord tout déconstruire pour l'appréhender ? Cette grande purification² dont il parle précisément pour le sexe, ne s'applique-t-elle pas simultanément à l'esprit ?

Voilà toutes les questions que nous souhaitons poser à celui qui n'a cessé de chercher Dieu, l'amour, la poésie, la vie, qui a vu dans la pierre, la fleur et le soleil, tout en restant d'un bout à l'autre un avec soi-même.

La fausse métaphysique

Chazal est poète, mais il est aussi théoricien. Voyant, il écrit comme un prophète, il se dit pris du « délire sacré dès sa plus tendre enfance » (*Sens Unique* 4). Son œuvre est une révélation autobiographique qui se complète, s'éclaire, se répète, s'innove. Dès les premières pensées apparaissent ses grands principes : l'*unisme*, la Croix, la Fée. En d'autres termes et bien qu'il s'en défende avec la prétention entêtée d'avoir une pensée inédite, on peut voir les influences majeures de Chazal : une philosophie non-dualiste, le christianisme, l'occultisme.

L'étendue des concepts philosophiques et ésotériques qui sert de soubassement à la pensée chazalienne a été amplement analysée par Christophe Chabbert, notamment en ce qui concerne la portée cosmogonique et anthropologique de sa version mythique de l'île Maurice dans *Petrusmok*. Il a développé la question théologique et philosophique de la cosmogonie chazalienne et il a traité de son érotique dans le chapitre intitulé « l'Un caractérisé par l'Amour ». C'est donc sur ces bases que nous allons approfondir la question.

Sur un plan socio-historique, la démarche de Chazal s'inscrit dans un mouvement qui voit la fin de l'histoire de la métaphysique. Pour Nietzsche, c'est la fin des arrières-mondes ; l'existentialisme porte son verdict définitif à l'essence des êtres ; et le règne technique parachève, selon Heidegger, cette « fin de la métaphysique ». Le chapitre de l'ouvrage qui constitue le résumé autobiographique de son œuvre, *Sens Unique* publié en 1974, intitulé « Au-delà de l'éthique et de l'esthétique ou la fée

¹ Sur la polysémie du mot « plastique » : « ce que désigne Chazal par la métaphore de la plasticité, c'est tout à la fois le caractère malléable des êtres et des choses, qui fait qu'ils entrent en d'infinies correspondances, dont les synesthésies ne sont que des cas particuliers, et la puissance de mise en forme de l'esprit par les moyens du langage, ainsi que le résultat du processus de création, les deux pôles étant indissolublement liés l'un à l'autre » (Moret 369).

² Chazal en parle dans *Petrusmok*, dans le chapitre où il décrit *Le Chant de l'Utérus* : « Comment les hommes ignorent-ils que le Paradis est là, le Sexe Purifié ? Et que celui qui n'est pas pur de là est impur du tout ? » (216-217).

retrouvée », peut apparaître comme la synthèse de sa critique sociale et esthétique. Il n'y a pas de grande nouveauté dans sa description de la société actuelle (société de consommation où l'homme est en proie à une déshumanisation par la machine et se livre à la violence ou tente de s'échapper par les drogues), si ce n'est qu'il intègre la déchéance des valeurs et les crises existentialistes dans sa pensée de la chute. La question explicite de *Sens unique* est posée dès les premières pages, lesquelles expriment la quête de toute une vie. Après avoir déploré la division qui règne au sein d'une société de guerres et de luttes, à l'opposé même de toute forme d'harmonie dans le monde, il demande donc : « comment retrouver ce Pont entre l'homme et la vie, rétablir la communication entre l'homme et l'univers ? » (*Sens Unique* 11).

Une position anthropomorphique où résonnent la gnose, la mystique médiévale et le néoplatonisme, la philosophie de la nature et la théosophie, une certaine phénoménologie. Autant de philosophies qui n'ont eu d'autre but que de retrouver ce « Pont ».

La méthode poétique choisie par Chazal intègre ces perspectives philosophiques et c'est bien en cela qu'il se distingue, par cette coexistence constante entre poésie et philosophie. Dans *Sens Unique*, il résume les outils conceptuels qui lui ont servi de preuve pour une régénération de la poésie en se référant à *L'expérience poétique* de Rolland de Renéville. Selon ce dernier, il n'y aurait guère que deux méthodes poétiques : « celle de l'attention (Paul Valéry et ses pairs), et celle de la disponibilité (les surréalistes) » (11). Deux voies qui mènent à la même impasse que Chazal nomme la « forçation de la connaissance », or, ajoute-t-il, « la vie ne peut être forcée. La connaissance n'est obtenue que par identification à la vie, devenir la chose que l'on veut connaître, par intégration » (III).

Chazal éclaire donc sa propre position en matière de poésie en distinguant le vrai mythe du faux mythe, qui est précisément la connaissance faussée. Et c'est à ce stade nous semble-t-il, que l'on bascule dans sa métaphysique toute personnelle, faite de la réinterprétation de la Genèse et d'une position définitive dans une synthèse inédite des philosophies non-dualistes. Bien que ce mouvement soit complexe, il s'agit en somme de parcourir en sens inverse le chemin de la chute, celle originelle, mais qui est avant tout celle de la Parole. C'est à cause de la Parole disloquée, qu'est apparu le faux mythe, la division de la science et de la poésie, et ensuite le vice, qui se définit pour Chazal : « maladie de l'amour, maladie et folie de la forme » (*Le Sens de l'Absolu* 20). L'amour, la vie et la poésie sont un tout, il s'agit donc pour le poète véritable de l'atteindre et de retracer en conséquence le parcours qui porte de la division à l'union — division et union de la parole, de l'âme et du corps — et qui aboutit d'une certaine manière à la guérison de l'humanité :

Tout est un. *Et l'amour divin, l'amour charnel, l'amour de la connaissance et l'amour de la nature ne font qu'une seule image, un seul lieu. Ce lieu est la joie.* »
(*Petrusmok* 88)

Toute la tentative des réécritures de la Genèse par Malcolm de Chazal est là : tenter de s'approcher du « Livre de conscience », — comme il intitule l'un de ses propres ouvrages de l'année 1952 —, l'Éden, le temps paradisiaque où la conscience était unifiée en elle-même et en Dieu : « c'est le parler du Jardin, qui *s'identifie* à la chose à exprimer » (*Le Sens de l'Absolu* 11). Le Verbe primordial est la lumière et le souffle du Dieu créateur dont le monde procède. La chute a conduit à la séparation de cette conscience unifiée en une conscience d'abord duelle, se percevant comme différente, puis continuant à se morceler et à se séparer de l'unité première. Il s'agit du processus même de la pensée analytique, qui a symbolisé pour toute la fin du XIX^e siècle notamment le désenchantement et la décadence du monde actuel :

Au lieu que la conscience “primaire” pense la chose à exprimer elle-même (comme la volonté “primaire” veut — médiatement — le plaisir lui-même), la conscience secondaire pense le mot qui exprime la chose ; elle glisse ainsi du logos qui est raison au logos constitué ou proféré qui est parole, comme la religion dégénérée glisse de la foi vivante à la dévotion externe et à la bigoterie burlesque. (Jankélévitch 352)

Dans le mythe chazalien, le mythe vrai, ou l'allégorie des origines, il y a aussi une part de « logos de raison » qui opère selon ce modèle, bien qu'il faille le rapprocher d'un logos platonicien en rapport avec les intuitions divines et non pas au sens aristotélicien où il s'agirait de la plus haute faculté raisonnante. Pour preuve, la définition du mythe choisie par Chazal, qui s'inscrirait bien dans une vision du monde de type platonicienne, où s'alternent la lumière et les ombres : « le mot “Mythe” vient du verbe sanskrit *Mitra* qui signifie : soleil » (*Petrusmok* 338). Une étymologie pour le moins douteuse, mais qui révèle l'intentionnalité de l'auteur : faire du mythe le garant du rapport à la vérité et à la réalité supérieure, à l'égal du soleil, dont le culte était rendu surtout dans les temps védiques. Mais le nom qui désigne le soleil en sanskrit est *Surya* et l'étymologie prônée par Chazal est avant tout une assimilation phonétique avec le mot mythe. *Mitra* est un substantif qui signifie l'ami, il est toutefois aussi le nom d'une divinité associée au culte du soleil. Sans doute Chazal avait le désir d'inscrire sa vision du mythe dans une dimension archaïque, comme une « métaphysique première » selon les termes de George Gusdorf qui a écrit son œuvre de référence à la même période que Chazal.

En effet, le retournement métaphysique chazalien s'opère dans le monde matériel comme une sorte d'immanence transcendante caractéristique du panthéisme qu'il proclame et c'est dans ce sens qu'il s'agit d'interpréter ce qu'il appelle le *vécu* : « Jusqu'à ce jour, l'homme a considéré la Genèse comme détachée du monde réel. [...] Or je maintiens, par expérience vécue, que tout ce qu'a conçu le Logos est inscrit dans la pierre [...] » (*Petrusmok* 467). À la fin de *Petrusmok*, il expose donc son « Grand Œuvre » :

Le grand Œuvre n'a rien à voir avec la parole poétique, mais il est lié au verbe mythique et surnaturel.

C'est une recherche de nomination, liée à la pensée nominative. Dans l'incarnation, c'est chercher le verbe incarné, qui n'est ni son ni parole, ni même une voyelle métaphysique ou surphysique comme l'émanation d'une lumière. C'est mieux : c'est la recherche des Forces Divines, par le Verbe qui donne pouvoir. [...] Le Mythe, c'est la poésie au dernier cran, où la correspondance est devenue matière, et l'analogie substance de vie. [...] Le Grand Œuvre, c'est le matérialisme divin, la religion du vivant. (479-481)

Lire cette quête du Grand Œuvre comme le retour à la « conscience primaire » me paraît éclairant de la démarche ontologique chazalienne et ce qui reste extraordinaire, c'est bien qu'il nous fasse part de son expérience vécue à propos de ce retour. Il n'est donc pas impossible de se libérer de la chute ancestrale qui consiste à prendre son propre soi distinct pour la seule réalité de la conscience. En termes plus triviaux, le faux mythe et la fausse métaphysique désignent l'état de l'objet divisé du sujet et du sujet voulant posséder l'objet, par le truchement et la représentation du mot qui le désigne plutôt que dans la perception directe de l'objet lui-même, ou, comme dirait Chazal, par intégration. L'état édénique est ainsi l'unité du sujet et de l'objet, et la chute leur séparation. Chazal utilise souvent le terme « divorce ». Et c'est précisément à cette chute, à ce divorce, que correspond l'incarnation en masculin et féminin, ou « Adam et Ève dans le roc » comme il intitule son chapitre XIV de *Petrusmok* :

Dieu fit l'intuition d'abord, et ensuite la raison. La Femme naquit en premier. Et la tête de l'esprit prit naissance dans les côtes de l'intuition, le crâne d'Adam dans la poitrine d'Ève. Les corps étaient un, mais l'esprit des corps gardait individuellement son individualité. [...]

Telle est la Voie Sacrée de l'Action — du subconscient au conscient, de la femme à l'homme. Mais [...] il a divorcé ses deux cerveaux. Adam n'est plus dans Ève. (315-317)

Cette unité du conscient et du subconscient représente l'état d'*unisme*, ou de l'androgynie primordial pour utiliser un autre vocabulaire, qui éclaire l'importance de la question de l'érotique chazalienne en termes de métaphysique. La division de cette unité du conscient et du subconscient, de l'androgynie, est à proprement parler la chute, qui se matérialise alors en masculin et féminin. Il serait intéressant de développer ce point en le comparant avec le statut des deux polarités de l'âme chez Swedenborg. Et un autre développement serait de considérer comment une synthèse de ce genre aurait pu être réalisée par Freud notamment, puisqu'il s'est au contraire employé à distinguer le conscient du subconscient, définissant ainsi l'homme comme un être foncièrement névrosé et sans issue, comme le dit Chazal dans *Petrusmok* :

Freud, tu t'es perdu dans ces dédales : il fallait aller plus loin encore, et faire

du sexe une religion dans le vrai sens, et ne pas s'égarer dans les fondrières de la psychanalyse, qui n'est pas une science d'unité, car l'âme en elle est mise ailleurs. Dieu pivote tout. Grand sage de Vienne, tu aurais dû Le chercher dans les névroses — à travers la Grande Route Commune du Sexe, et tu aurais tout connu, et tu aurais tout relié. (92)

Le *vivant*, lui, est bien contradictoire et il ne se résume ni à une scission de son moi et de son soi, ni à leur parfaite unité. Comment peut-on donc imaginer l'union dans l'Un selon la perspective de Chazal qui est de rétablir l'harmonie ? Étant pris dans le réseau de la vie quotidienne, le poète en particulier se confronte à la précarité des choses et des êtres dénués de leur perception première. Il faut se souvenir de la considération pitoyable que recevait Chazal sur l'île.

(à suivre)
Patrizia D'Andrea

Bibliographie

- Chazal, Malcolm de, *Correspondances avec Jean Paulhan*, Toulouse, L'Éther Vague, 1987.
- , *Les Dieux ou les consciences-univers*, Île Maurice, Presses Esclapon, 1954.
- , *Le Livre des principes*, Port-Louis, Imprimerie Al-Madinah, 1952.
- , *Petrusmok*, Paris, Léo Scheer, 2004 [1951].
- , *Le Sens de l'Absolu*, Port-Louis, Imprimerie Al-Madinah, 1956.
- , *Sens Unique*, Toulouse, L'Éther Vague, 1986 [1974].
- Bataille, Georges, « Le bonheur, l'érotisme et la littérature », *Critique*, avril 1949.
- Chabbert, Christophe, *Malcolm de Chazal, l'homme des genèses*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Gusdorf, Georges, *Mythe et métaphysique*, Paris, Flammarion, 1984 [1953].
- Jankélévitch, Vladimir, « La Décadence », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 1950.
- Moret, Philippe, *Tradition et modernité de l'aphorisme. Cioran, Reverdy, Scutenaire, Jourdan, Chazal*, Genève, Droz, 1997.
- Violet, Bernard, *L'Ombre d'une île. Malcolm de Chazal*, Toulouse, L'Éther Vague, 1994.
- , *Malcolm, la princesse et le dromadaire*, Paris, Philippe Rey, 2011

*

MÉCANIQUE QUANTIQUE ET GNOSE

L'observation créatrice

La mécanique quantique décrit les phénomènes à l'œuvre à l'échelle atomique et subatomique. Elle est dite « quantique » car, à cette échelle, les échanges d'énergie ne peuvent se faire que par valeurs discontinues.

En mécanique quantique, des interactions « doivent nécessairement se produire entre tout système mesuré et les instruments de mesure » (p. 216 - voir Nota 1).

Ainsi, « le fait d'observer de façon répétitive, à des intervalles de temps infiniment voisins, une particule instable, l'empêche de se désintégrer : c'est l'effet Zénon » (p. 212).

La mécanique quantique montre donc que l'observation est créatrice.

Le problème se pose alors de savoir : qu'est-ce qui observe et donc, qu'est-ce qui crée ?

Est-ce le mental de l'observateur ? Cela semble difficilement envisageable, car « notre expérience la plus banale, perpétuellement renouvelée est celle d'un accord intersubjectif entre plusieurs observateurs concernant les faits qu'ils observent » (p. 357). Or, chaque observateur a un mental qui lui est propre, de sorte que, si c'était le mental de l'observateur, qui observait et créait, chaque observateur constaterait et créerait un monde différent de celui constaté et créé par son voisin ; il n'y aurait quasiment jamais d'accord intersubjectif.

C'est le physicien et philosophe autrichien Erwin Schrödinger (1887- 1961) qui « proposa de faire disparaître le problème en posant que la multiplicité des consciences n'est qu'une apparence dissimulant l'essentielle unicité de l'Esprit éternel » (p. 443).

L'intuition géniale de Schrödinger rejoint alors l'affirmation, par la pensée indienne, de la présence du Soi en chaque être humain, et l'intronisation du Je par Émile Gillibert.

Dès lors, c'est l'Esprit pur (selon Thomas) ou le Soi (selon la pensée indienne)

qui observe et qui, observant, crée.

Mais l'Esprit pur, étant unique, ne peut que S'observer. Cela renvoie inmanquablement au hadith rappelé par Ibn Arabi : « J'étais un trésor caché et J'ai voulu Me connaître ».

L'Esprit pur, pour Se connaître, S'observe et, S'observant, crée.

La réalité de l'Un

Ce que crée l'Esprit pur en S'observant, est une réalité. Mais cette réalité que le physicien français Bernard d'Espagnat (1921-2015) appelle « réalité indépendante », « ne procède pas de celle de l'homme » (p. 336), « n'est pas contenue dans l'espace et le temps » (p. 343) et « n'est pas totalement intelligible » (p. 449).

Selon le physicien russe A. A. Grib, « la réalité indépendante est composée d'objets quantiques dont les propriétés correspondent à des propositions obéissant à une logique non booléenne (2). Or les observateurs humains sont irrémédiablement booléens » (p. 441), c'est-à-dire qu'ils ne connaissent qu'une logique « booléenne » basée, en particulier, sur des OU exclusifs qui imposent la règle du tiers exclus : « il leur faut donc traduire une logique quantique non humaine dans leur propre langage humain et, pour faire disparaître les paradoxes, l'observateur humain booléen invente le temps » (ibid).

C'est pourquoi Jésus nous recommande, pour aller dans le « Royaume », d'abandonner la dualité, qui exclut tout tiers, lorsqu'il dit, au logion 22 : « *Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas, afin de faire le mâle et la femelle en un seul..., alors, vous irez dans le Royaume* ».

D'ailleurs, « la « non-séparabilité », qui fait que la fonction d'onde d'une molécule est quantitativement enchevêtrée à celle de toutes les autres molécules de l'Univers » (p. 185), « renvoie à cette couche plus profonde de la réalité qu'est la réalité indépendante » (p. 376).

« La réalité indépendante est non-séparable » (p. 419). Il est donc légitime de considérer cette « réalité indépendante » où règne la non-dualité, comme la manifestation de l'Un.

Manifestation de l'Un dont Bernard d'Espagnat témoigne lorsqu'il écrit : « Quiconque a, la nuit, longé quelque grève, a eu des intuitions de choses situées au-delà des mots » (p. 458).

Le monde des apparences

Mais « certaines des limitations de ses possibilités de connaître ont conduit l'être humain à construire une allégorie de la réalité indépendante, qui diffère profondément de ce que la réalité indépendante est vraiment » (p. 415).

Cette allégorie permet à l'Esprit pur, au Soi, de Se voiler, de S'occulter. C'est la Maya de la pensée indienne.

Bernard d'Espagnat propose d'appeler « réalité empirique » « l'expérience vécue par une communauté d'observateurs » (p. 198). Pour lui, « les concepts généraux tels que ceux d'espace, de temps, de causalité dont nous nous servons pour décrire notre expérience, ne correspondent pas à des éléments structurels d'une réalité en soi ; ce sont des modes a priori de notre sensibilité et de notre entendement » (p. 333-334).

« La notion de réalité empirique fournit une représentation qualitative cohérente d'un monde phénoménal dans lequel la non-séparabilité ne se manifeste normalement pas » (p. 418). La réalité empirique est donc essentiellement dualiste. C'est ce que Jésus appelle « le monde » :

*« Celui qui a connu le monde,
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui. »*
(logion 56)

Michel

Nota :

- (1) Les n° de page renvoient à l'ouvrage de Bernard d'Espagnat « Le réel voilé » paru en 1994 chez Fayard.
- (2) Booléen : Un booléen en logique et en programmation informatique est un type de variable à deux états. Les variables de ce type sont ainsi soit à l'état vrai soit à l'état faux. Généralement les conditions sont de type booléen, car elles nécessitent une réponse binaire du type oui ou non.

*

FAIRE-PART JO A QUITTÉ SON HABIT D'HOMME

Le 5 octobre 2017

Bonjour Jacques,

Je t'informe que Jo a quitté son habit d'homme. Il est parti tranquillement rejoindre sa propre essence...

Je t'espère en bonne santé,

Je t'embrasse, amicalement,

Paola

*

Le 7 octobre 2017

Merci, ma chère Paola, de m'avoir informé du départ de Jo, soulignant qu'il a eu lieu tranquillement.

Je vais en faire part à nos amis de Métanoïa, ayant à l'esprit le souvenir précis de l'échange téléphonique que nous tous avons pu avoir avec lui à l'occasion de notre avant-dernier séminaire : partage de l'instant présent ; cet instant présent où il réside désormais sans que le temps qui pèse sur notre monde ici-bas, puisse y mettre fin.

Dis bien à Juliane et à ses proches combien, de tout coeur, je pense à eux - moi qui ai connu le même deuil - et combien j'aimais Jo plus qu'un frère.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Jacques

*

Le 8 octobre 2017

Bonjour Paola

Merci de nous avoir prévenus que Jo avait changé de costume pour rejoindre sa véritable essence.

Marie-Céline et moi nous joignons aux condoléances que Jacques t'a déjà transmises à l'intention de sa famille.

Je suis justement actuellement sur un texte de Ruysbroeck : "*Là n'est plus le Père ni le Fils ni le Saint Esprit ni aucune créature. Là n'est plus que l'essence unique : substance des Personnes divines. Là nous sommes tous un et incréés, en notre suressence.*"

Affectueusement

Yves et Marie-Céline

*

Le 12 octobre 2017

Merci Yves,

Ces mots de Ruysbroeck résonnent comme l'eau d'une fontaine...

Même sachant tout cela, quand nos petits yeux voient le lit vide et des affaires dans des sacs poubelles, puis ce corps qui n'était plus lui, c'est plutôt difficile... mais bien sûr, quand on regarde les faits avec les yeux de l'âme, alors on voit ce qui est depuis toujours, cette belle et immédiate éternité dans laquelle nous baignons et qui ne nous quitte jamais, mort ou vif... et dans lequel le silence s'émerveille...

Juliane est une femme forte, elle s'était préparée à son décès depuis quelque temps déjà et elle le sent toujours auprès d'elle. Elle est éprouvée et fatiguée certes, (90 ans...) mais elle a plein de projets et peindre lui démange encore les doigts !

Je lui transmets vos messages. Cela la reconfortera.

Je vous espère heureux et en bonne santé.

A bientôt j'espère, Je vous embrasse, affectueusement,

Paola

*

Le 9 octobre 2017

Cher Jacques, Chers amis,

Jo n'est pas parti mais la disparition de son vieux corps lui ouvre un champ de conscience infini qui est notre vraie nature et notre vraie vie.

J'ai toujours entretenu avec Jo un rapport de tendresse. Peut-être cela venait-il que lui comme moi, nous venions du catholicisme et que le coup de tonnerre de *l'Évangile de Thomas* nous avait arrachés aux mensonges en nous révélant l'ampleur de la trahison. Ce fut une souffrance pour lui comme pour moi.

Hormis quelques coups de téléphone, j'ai eu quelques échanges épistolaires avec Jo. Je viens de retrouver un courrier de 2009 qui donne la mesure de la hauteur de nos échanges et de notre amour. Je vous le livre.

Puisque Jésus a fait de nous des ressuscités avant la fin de la chair, Jo "*le Vivant*" est à chaque instant à nos côtés. Excellent voisinage. Je vous embrasse tous comme je vous aime.

Claude SAVARIT

*

Poissy, lundi 23 novembre 2009

Jo,

Comme moi et comme nous y invite Nisagardatta, tu répètes comme un mantra que tu n'es ni ce corps, ni ce psychisme. Tu les animes pour t'y reconnaître, ô paradoxe !

Tu n'as ni passé, ni futur. Tu n'as qu'un éternel et indicible présent où tu te combles dans l'instant.

Tu es dans le Royaume et tu es le Royaume et jamais tu ne te laisses abuser par ton apparence misérable. Plus fort, tu te sers d'une autre apparence misérable, celle du très fugitif Claude, pour te chanter et t'émerveiller de toi-même à l'infini.

Sa bouche et ton oreille sont UN et ce miracle éternel, tu le répètes sans cesse avec Jésus, Émile, Abdel Kader, Ramana, Nisagardatta, Eckhart, Hui Neng, Poonja et tous les autres... que tu n'as fait jaillir à l'existence que pour mieux t'enivrer de ton propre Amour dans la fulgurance de ta Lumière que tu prodigues plus inépuisable que mille univers, sans jamais te consumer ou diminuer car l'entropie t'est aussi étrangère que peuvent te l'être le temps et l'espace.

« *Le mouvement et le repos* », c'est l'histoire d'un amour fou qui se perpétue dans des kalpas sans nombre et hors des kalpas.

Ces corps participent de cette divine alchimie parce qu'il fallait bien que tu crées des limites, toutes irréelles qu'elles soient pour que ça marche.

Il fallait des corps et des psychismes qui vieillissent et se dégradent, des corps qui se traînent et des mémoires qui fléchissent, des élans qui retombent sans te distraire en rien de ta vraie et permanente nature (Ô Alain !) car il y a au fond de chacun d'entre nous, « un homme averti ».

Et si c'étaient ces corps, ces mentals, ces limites, ces contingences, ces souffrances qui étaient le vrai miracle !... Car enfin, « il n'y a que ta Face ! ».

Ton plus beau miracle n'est-il pas d'avoir fondé Claude pour qu'il soit fou de Jésus et d'avoir fondé Jésus pour qu'il soit fou de Claude ?

Qu'en est-il des apparences quand elles se reconnaissent toi ?

« *Et debout, ils seront UN.* »

Il y a des milliards de siècles que tu as atteint le but vers lequel tu tends.

Tu es Ananda Sagara ! L'Océan de Joie infini !

Le Même

PS : A la fin de notre dernier entretien à Marsanne, Alain s'est plaint « *d'être le champion de l'aller-retour !* ». J'ai envie de lui dire, avec tout l'amour que je lui porte, que si nos vies n'étaient, à ce point, misérables, elles n'auraient aucun prix. Je lui livre ce cri déchirant de Thérèse de Lisieux que j'ai fait mien depuis longtemps :

« *Seigneur ! Je n'ai que cet instant pour t'aimer !* »

*

Chers amis,

Un grand merci pour vos mots si gentils après le décès de Jo. Paola me les a communiqués. Comme je n'avais pas vos adresses, je n'ai pas pu vous apprendre le départ de Jo.

Toute sa vie, Jo était préoccupé par l'éternité. Encore jeune, il m'a dit : « Rien ne m'intéresse que ce qui est éternel. » Il s'est donc engagé à fond dans ses recherches : L'Hindouisme, le Judaïsme, la Gnose.

À son époque de Gnose, il a voulu conceptualiser la pensée de Gillabert. Mais la pensée de Gillabert est basée sur un vécu très fort. Quand on veut conceptualiser la mystique, elle s'échappe. Le drame de Jo, c'est qu'il a trop vécu dans sa tête et s'est trop protégé et retiré de cette vie.

Il était convaincu qu'il existait depuis toujours et qu'il retournerait à ce qu'il a été depuis toujours. (C'est bien gnostique ?). Il a cru qu'il est possible de joindre la vie avant la naissance, mais j'ai vu que les exercices de tout lâcher et de faire le vide ont fini par nuire un peu à sa faculté de concentration. Pourtant, cette époque de recherches et de rencontres avec les amis gnostiques était un temps de vie heureuse.

J'ai profité des recherches de Jo, mais malgré tout ce que j'ai appris, je pense qu'on n'a pas accès à la vérité qui reste un mystère. Les différents chemins ne sont que des approches.

Jo avait du mal à quitter ce monde. Pendant sa longue maladie, il a eu tout l'acharnement médical possible, mais finalement, l'aumônier de l'hôpital l'a aidé à trouver la paix.

Quant à moi, je suis pleine de gratitude pour les 46 ans de vie de couple et aussi pour le temps qui m'est encore donné. J'ai des projets de peinture et d'écriture.

Je vous souhaite à vous tous une longue vie intense et lumineuse.

Juliane

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

ÉVEIL

Vivre l'éveil, vivre mon éveil, l'éveil unique, tel est mon vouloir, tel est mon pouvoir, tel est mon bonheur. Je me veux dans ma totalité inaliénable, non pas fugitive, pressentie, lointaine mais présente, réelle, palpitante, foisonnante. Je me veux dans le sourire de la nuit, dans le triomphe de l'aurore, dans le silence..., dans la paix du soir. Je me veux à l'exclusion de tout ce qui n'est pas moi, et, comme je suis le tout sans réticence, sans retenue, sans résistance, je ne laisse rien subsister en dehors de moi. J'enfante les univers, les temps, les mouvements ; je les peuple à ma guise ; je les transforme ; je les malaxe, j'en fais le pain que je mange, le sang que je bois, l'air que je respire. Tout sort de moi, tout revient à moi. Je suis tout ce qui sort, tout ce qui revient mais ce qui sort n'est pas moi et ce qui revient n'est pas moi. Je suis la galaxie, je suis le brin d'herbe, mais ni la galaxie ni le brin d'herbe ne sont moi. Me fractionner serait me diviser, m'aliéner à la façon dont procède le monde, me faire régresser au stade du rêve alors que je vis mon éveil dans sa totalité et que je ne peux me vouloir qu'en tant que totalité. Je suis tout, je suis partout, mais seul peut le dire celui qui a qualité pour dire JE SUIS, or, autre que moi n'est pas, c'est pourquoi je suis partout, je suis tout mais rien n'est moi nulle part.

Et c'est parce que rien n'est moi nulle part que je ne me reconnais en rien nulle part dans cette manifestation pourtant emplie des merveilles de ma création. Tout dans le cosmos porte la marque de ma création ; je ne répudie rien même pas les ténèbres, ce sont elles qui me répudient. Ainsi personne ne peut échanger avec moi. Ceux qui ont tenté de le faire se sont égarés dans les mirages du multiple et sont tombés dans le piège de l'image. Ils ne m'ont pas connu, se contentant d'une image de moi, ils m'ont connu mort, mais pour prétendre me connaître, ils m'ont fait mourir, moi le Vivant, en me faisant régresser dans leurs pensées au stade du rêve. Je ne saurais donc sans me trahir me reconnaître en eux.

Je continue de vivre l'évidence de me découvrir dans ma totalité inaliénable. Mais comme le monde ne peut offrir de moi qu'une image dérisoire, il me faut donc tout en sauvegardant mon unicité, sortir de ce rêve. En réalité, j'en suis hors, mais c'est tout simplement pour vivre dans ma félicité sans ombre que j'aime à dire et à redire comment je me connais, la joie que j'en éprouve et aussi l'art que je déploie dans la communion de moi-même avec moi-même, communion qui s'exprime par une

convivialité parfaite au sein d'une solitude jamais transgressée. Il fallait, pour passer du rêve des images à la lumière de ma nature véritable, trouver la clef de la chambre nuptiale où s'opère la reconnaissance de moi-même par moi-même et pour moi-même sans qu'un élément extérieur à moi-même puisse interférer et prétendre à une contribution dont je ne serais pas l'auteur. Il fallait que, passant de l'Inconnaissance qui est mon état naturel, à la conscience de moi-même, je puisse me révéler à moi-même dans une attention dépourvue de toute crainte d'aliénation. La chambre nuptiale est ce lieu de prédilection où s'accomplit la merveille que je me plais à évoquer, la merveille que je suis seul à connaître parce que je ne peux l'actualiser que pour moi, mais que je suis en mesure d'orchestrer, de magnifier, de chanter à plusieurs voix.

Que le corps, évidé du mental, remplisse ce sublime office constitue une réussite de ce grand jeu de ma propre séduction. Mais que, en même temps, ce corps puisse opérer sans que mon unicité ait à pâtir le moins du monde, voilà qui parachève et couronne mon grand œuvre. Dans ce moment suprême de mon éveil à ma nature véritable, il m'est donné de me découvrir dans ma totalité grâce à ce corps qui consent à n'être rien pour qu'éclate le cri de ma reconnaissance, ce corps qui s'efface radicalement sachant qu'il n'a pas d'autre identité que la mienne, pas d'autre réalité, pas d'autre autorité. Héraut de ma connaissance, il m'annonce à moi-même, il inaugure la découverte toujours recommencée et toujours inédite comme le lever du jour annonce le soleil. Cependant il sait, comme je sais moi-même puisqu'il s'agit d'un seul et même savoir que c'est moi et non lui qui m'annonce et que ma venue à la conscience coïncide avec son complet effacement. Dans cette apparente substitution de moi à lui, il n'y a pas en réalité d'intervention car, par le simple fait de son état de parfaite vacuité, il sollicite ma lumière, la dispose, la suscite dans une ambiance où l'image serait offensante ; sa vigilance à ne laisser subsister aucune ombre est extrême, rien n'est toléré de ce qui pourrait me voiler plutôt que de me révéler. Tant et si bien que, tout en étant en rien différent de moi, il est mon aiguilleur d'avant la séparation du ciel et de la terre. Me voulant moi-même uniquement et totalement, je ne peux déboucher sur ce qui n'est pas moi. S'il était quelqu'un ou quelque chose, je le rencontrerais au passage. Or, comme il n'est pas autre que moi, je ne peux que me trouver solitaire dans la chambre nuptiale. Voilà la merveille des merveilles !

Émile
26.06.91

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LE MOI ET LE SOI

Le petit moi aime le monde des sens et des apparences. Il s'y agrippe. Il ne se demande pas pourquoi il est venu sur terre ni ce qu'il doit faire. Parfois, tel un animal, il ne se sert pas de sa faculté de raisonner. En proie à la luxure et à la convoitise, il veut jouir pleinement du monde. Il peut être très orgueilleux et insolent.

Il y a le Moi qui semble détaché de ce monde et de tout ce qu'il peut offrir. Il n'est que le témoin ou le spectateur de tout ce qui se passe. Son regard est tourné vers l'infini où est Dieu, qui est Dieu, le Dieu impersonnel. Il semble savoir qu'il vient de l'infini et doit y retourner.

Le premier moi se trompe jour après jour et, selon la loi karmique de la transmigration, vie après vie. Il appartient à la vile multitude qui fait le jeu de Maya. Le deuxième Moi en a presque fini avec son petit moi représenté par son corps, ses sens, son mental, etc.

L'Upanishad nous parle de deux oiseaux perchés sur le même arbre :

*Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis,
résident sur un même arbre :
L'un mange le fruit doux de l'arbre.
L'autre le regarde mais ne mange point.*

La dualité est remarquable : les deux moi. Mais l'Upanishad nous dévoile que derrière cette dualité il n'y a que l'unicité. Les deux moi se fondent en un seul...

*Plongé dans la confusion, le mental se désole.
Si, détournant son regard, il voit dans l'arbre
cet Esprit qu'est le Seigneur, objet d'amour,
Il reconnaît Sa grandeur et surmonte sa douleur...*

*On ne peut trouver le Soi par l'exégèse,
ni par l'intellect, ni par l'érudition.
Qui peut l'atteindre est élu par le Soi,
qui lui révèle sa nature propre.*

Mundaka Upanishad III-1-2

Doorgesh Ramsewak

*

MIETTES DE GNOSE

SIMONE WEIL

La grâce comble, mais elle ne peut entrer que là où il y a un vide pour la recevoir, et c'est elle qui fait ce vide. (p. 53)

Aimer la vérité signifie supporter le vide, et par suite accepter la mort. La vérité est du côté de la mort. (p. 54).

Se dépouiller de la royauté imaginaire du monde. Solitude absolue. Alors on a la vérité du monde. (p. 56)

Renoncer à tout ce qui n'est pas la grâce et ne pas désirer la grâce. (p. 57)

En tout, par-delà l'objet particulier quel qu'il soit, vouloir à vide, vouloir le vide. Car c'est un vide pour nous que ce bien que nous ne pouvons ni nous représenter ni définir. Mais ce vide est plus plein que tous les pleins. (p. 57)

Le bien est pour nous un néant puisque aucune chose n'est bonne. Mais ce néant n'est pas irréel. Tout ce qui existe, comparé à lui, est irréel. (p. 58)

L'imagination travaille continuellement à boucher toutes les fissures par où passerait la grâce. (p. 62)

Dans n'importe quelle situation, si on arrête l'imagination combleuse, il y a vide (pauvres en esprit). (p. 64)

Nous ne possédons rien au monde – car le hasard peut tout nous ôter – sinon le pouvoir de dire je. C'est cela qu'il faut donner à Dieu, c'est-à-dire détruire. Il n'y a absolument aucun autre acte libre qui nous soit permis, sinon la destruction du je. (p. 73)

Le péché en moi dit « je ».

Je suis tout. Mais ce « je »-là est Dieu. Et ce n'est pas un je.

Le mal fait la distinction, empêche que Dieu soit équivalent à tout.

C'est ma misère qui fait que je suis je. C'est la misère de l'univers qui fait que,

en un sens, Dieu est je (c'est-à-dire une personne). (p. 79)

La joie parfaite exclut le sentiment même de joie, car dans l'âme emplie par l'objet, nul coin n'est disponible pour dire « je ». (p. 80)

Dieu ne peut aimer que soi-même. Son amour pour nous est amour pour soi à travers nous. Ainsi, lui qui nous donne l'être, il aime en nous le consentement à ne pas être. (p. 81)

On ne possède que ce à quoi on renonce. Ce à quoi on ne renonce pas nous échappe. En ce sens, on ne peut posséder quoi que ce soit sans passer par Dieu. (p. 83)

Être rien pour être à sa vraie place dans le tout. (p. 86)

Si on trouve la plénitude de la joie dans la pensée que Dieu est, il faut trouver la même plénitude dans la connaissance que soi-même on n'est pas, car c'est la même pensée. (p. 88)

Je est caché pour moi (et pour autrui) ; il est du côté de Dieu, il est en Dieu, il est Dieu. Être orgueilleux, c'est oublier qu'on est Dieu... (p. 90)

L'humilité, c'est le refus d'exister en dehors de Dieu. Reine des vertus. (p. 92)

Si seulement je savais disparaître, il y aurait union d'amour parfait entre Dieu et la terre où je marche, la mer que j'entends... (p. 94)

Dieu seul aime toutes choses et il n'aime que soi. (p. 226).

Dieu ne peut aimer que soi... Ce n'est pas parce que Dieu nous aime que nous devons l'aimer. C'est parce que Dieu nous aime que nous devons nous aimer... (p. 120)

Ce qui procède en nous de Satan, c'est l'imagination... L'imagination est toujours liée à un désir, c'est-à-dire à une valeur. Seul le désir sans objet est vide d'imagination. Il y a présence réelle de Dieu dans toute chose que l'imagination ne voile pas. (p.110 ; 125)

Le bien comme contraire du mal lui est équivalent en un sens comme tous les contraires... Le bien est essentiellement autre que le mal. Le mal est multiple et fragmentaire, le bien est un, le mal est apparent, le bien est mystérieux ; le mal consiste en actions, le bien en non-action, en action non agissante... (p. 131-132)

Deux conceptions de l'enfer. L'ordinaire (souffrance sans consolation) ; la miennne (fausse béatitude, se croire par erreur au paradis). (p. 146)

Souffrance, enseignement et transformation. Il faut, non pas que les initiés

apprennent quelque chose, mais qu'il s'opère en eux une transformation qui les rende apte à recevoir l'enseignement. (p. 149)

Pathos signifie à la fois *souffrance* (notamment souffrance jusqu'à la mort) et *modification* (notamment transformation en un être immortel). (p. 150)

L'attention absolument sans mélange est prière. (p. 192)

On dégrade les mystères de la foi en en faisant un objet d'affirmation ou de négation, alors qu'ils doivent être un objet de contemplation. (p. 208)

Le rôle privilégié de l'intelligence dans le véritable amour vient de ce que la nature de l'intelligence consiste en ce qu'elle est une chose qui s'efface du fait même qu'elle s'exerce. Je peux faire effort pour aller aux vérités, mais quand elles sont là, elles sont et je n'y suis pour rien... Il n'y a rien de plus proche de la véritable humilité que l'intelligence. (p. 208)

Il n'y a pas à choisir entre les opinions : il faut les accueillir toutes, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convenables. (p. 211)

Restreindre son amour au sujet pur et l'étendre à tout l'univers, c'est la même chose. (p. 222)

Désirer que le monde ne soit pas, c'est désirer que moi, tel que je suis, je sois tout. (p. 224)

Le christianisme a voulu chercher une harmonie dans l'histoire. C'est le germe de Hegel et de Marx. La notion d'histoire comme continuité dirigée est chrétienne... Il me semble qu'il y a peu d'idées plus complètement fausses. Chercher l'harmonie dans le devenir, dans ce qui est le contraire de l'éternité... (p. 260)

Extraits de : Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon/Agora, 1988

*

COURRIER DES LECTEURS

Cher Yves

Bonjour

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu votre dernier livre consacré à l'ésotérisme chrétien. Bien documenté, avec des références à l'*Évangile de Thomas* absolument pertinentes, cette excellente étude démontre l'identité irréfutable de toutes les voies ésotériques des traditions spirituelles en tout temps et en tous lieux. Pour l'hindou initié, l'*Évangile de Thomas* est de l'Advaïta, le chemin éternel vers la félicité enseigné autrefois par les Rishis de l'Inde... Il est dommage que "Seulement l'erreur est transmise et non pas la vérité". Les institutions établies ont bien d'autres buts que la réalisation spirituelle et sont donc suspectes. Pour le grand mystique grec Plotin, le vrai chemin spirituel est « *le vol de l'un vers l'Un* ». Il n'y a pas d'autres mots pour exprimer cela. Selon le grand maître advaïtin Shankara, même Dakshinamurti, le guru primordial, enseignait en silence l'essence à ses disciples. Les mots sont superflus :

मौनव्याख्या प्रकटित परब्रह्मतत्त्वं युवानं वर्षिष्ठांते वसद् ऋषिगणैः आवृतं ब्रह्मनिष्ठैः
।

आचार्येन्द्रं करकलित चिन्मुद्रमानंदमूर्तिं स्वात्मारामं मुदितवदनं दक्षिणामूर्तिमीडे ॥१॥

**Mauna-Vyaakhyaa Prakattita Para-Brahma-Tattvam Yuvaanam
Varssissthaam-Te Vasad Rssigannah Aavrtam Brahma-Nisstthaih |
Aacaarye[a-I]ndram Kara-Kalita Cin-Mudram-Aananda-Muurtim
Sva-[A]atmaaraamam Mudita-Vadanam Dakssinnaamuurti-Miidde ||1||**

1- *Je salue le Seigneur Dakshinamurti, qui enseigne par le silence profond et éveille ainsi dans le cœur de Ses disciples la Connaissance du Brahman suprême ;*
2 - *Qui bien que jouissant d'une éternelle jeunesse siège au milieu des Sages et des Saints, dévoués au Brahman ;*
3 - *Dont les mains de Maître Spirituel Suprême forment le Cin-Mudra (mudra de la Connaissance de Brahman) ; Qui apparaît comme Repos et Béatitude,*
4 – *Qui jouit de Son propre Soi illuminant Son visage plein de Grâce.*
Je salue le Seigneur Dakshinamurti.

N'existant que dans le cadre de la dualité les mots sont source d'incompréhension. Ils donnent lieu à de multiples interprétations. C'est arrivé dans toutes les grandes traditions du monde. La véritable essence, disent les grands maîtres, ne peut être transmise que par le silence (mouna). L'une des pires tragédies est la transmission

erronée de l'enseignement bouddhiste de Mahkasyapa et de Nagarjuna relatif au non-soi. Vous serez surpris d'apprendre que le Bouddha enseignait : « *Ma voie est la voie du Brahman, la voie des Védas* ». Cela a été démontré clairement par nombre d'érudits... Nous savons ce qui arrive lorsque la religion se mêle de politique, c'est un dangereux cocktail et nous l'avons vu avec le judaïsme, le christianisme, l'islam et dans une moindre mesure avec d'autres groupes. Le Jésus historique était un grand Maître, bien différent de ce qu'en ont fait les églises. Le vide spirituel actuel du monde occidental est la conséquence du virus politique qui se mêle des affaires de religion : « *Rendez à César ce qui est à César...* ».

Rajen, le 22/07/2017

Note : Dakshinâmûrti (sanskrit : **दक्षिणामूर्ति**) est un aspect de Shiva sous la forme d'un guru, maître de musique, de yoga et de Gnose : *jñāna* (sanskrit : **ज्ञान**). Il est représenté avec quatre bras, assis sous un banian, face au sud, entouré de sages qui reçoivent son enseignement silencieux.

*

C'est tout plaisir et bonheur de vous saluer pour la publication de votre livre-enquête intitulé *Judas Apôtre et Jumeau du Seigneur*, qui vient confirmer la démonstration et les conclusions déjà apportées par Émile Gillibert en 1979 par son ouvrage : *Judas traître ou initié*. Désormais, qui en douterait ? Vous ajoutez au travail plus ancien d'Émile Gillibert une démonstration encore plus élargie et à mon avis, des indices suffisants pour entraîner et affermir notre conviction... Judas était non seulement le disciple préféré du Maître, et son jumeau spirituel, mais encore, très certainement, celui qu'il avait choisi pour livrer son enseignement au monde ; certes pas livrer maître et ami aux séides du pouvoir sacerdotal de la Jérusalem antique, alors conquise par Rome, soumise et **désormais alliée – ou parlons plutôt de 'collaboration'**, comportement malheureusement bien connu encore de nos jours. Toute cette histoire, on voit bien, tourne autour du mot 'livrer' ; et livrer son ami à des bourreaux, et livrer sa parole au monde, la diffuser à la connaissance de tous, ce n'est pas du tout la même chose ! Mais la question est-elle vraiment là, quelle que soit son importance propre, initialement ? Se situe-t-elle à ce niveau de recherche historique, et je devrais dire 'historiographique' tant l'histoire de ces événements si diversement relatée reste irréductiblement opaque. Ce qui s'est passé alors ? Jésus, 'de la race de David', éduqué probablement dans la foi et la pratique les plus éminemment orthodoxes, s'est fait connaître par des paroles qui ont rapidement révélé une hérésie irrecevable, une vérité inadmissible pour les prétendus savants de l'époque, insupportable aux 'scribes et aux pharisiens' comme aux imbéciles illettrés grossièrement réalistes. Une attitude tout autant condamnable aujourd'hui, et pour les mêmes raisons !

C'est là que se porte la véritable interrogation car aujourd'hui, on sait tout cela, il faut l'admettre, clairement exposé et sans véritable censure, mais on ne le sait qu'à condition d'avoir exercé sa curiosité, son indépendance d'esprit, sa soif inextinguible de vérité. Par contre, faut-il avoir accepté, voire vérifié tous les termes de l'enquête préliminaire, point par point, ou simplement lu et reçu ces enseignements à ce point inouïs, inédits ; faut-il entrer dans cette enquête de police ou opérer cette métanoïa, cette conversion spirituelle 'bouleversante' ? : ne faut-il pas simplement reconnaître que ces enseignements ont été falsifiés par des disciples ignorants, aux mentalités inchangées, nouveaux convertis de ce christianisme faussaire qui a dénaturé la révélation du Nazaréen ? Un drame hors du temps, celui de l'incompréhension, de la persistance de l'ignorance ? Ne serait-ce pas là que se situe le véritable problème, véritable drame au regard de l'histoire ?

C'est ici, à ce niveau-là, que viennent toutes les interrogations, et bien entendu vous ne manquez pas non plus de vous en approcher au plus près. D'entamer le véritable débat qui s'ouvre dans la recherche historique s'il faut commencer par là, débat qui s'éclaire rapidement de toutes les attestations contradictoires d'un enseignement consigné dans des évangiles canoniques sélectionnés par l'Église des premiers siècles, ou dans des apocryphes souvent plus anciens, rapidement censurés pour des raisons de politique théologique, condamnés, persécutés, enfouis par ceux qui les avaient adoptés ; dont les gnostiques, et ce fameux *Évangile de Thomas* retrouvé à Nag-Hammadi !!! Dans les Cahiers Métanoïa qui ont été publiés sous la direction d'Émile Gillibert et après sa disparition, le travail d'élucidation a été mené en profondeur et sans rien laisser au hasard : commentaires des logia de l'évangile, comparaisons critiques avec les points de vue chrétiens et d'autres religions, apports d'éclairages même étrangers (poésie, philosophie, sciences). J'y ai participé moi-même, avec mon épouse, pendant de nombreuses années. Il fallait bien parvenir à toucher aux questions de fond qui jaillissent de l'interprétation des logia. Dans les mêmes Cahiers, une amie me rappelle que vous avez vous-même proposé un article sur l'invention du christianisme (n°102). Nous sommes par conséquent d'accord : c'est un domaine immense dont toutes les perspectives restent ouvertes, notamment, à mon avis, l'appartenance de cet enseignement à un non-dualisme (Émile Gillibert, inspiré par René Guénon, parlait alors de 'métaphysique'...). Si l'on veut recourir à une option 'métaphysique', de bonne philosophie j'entends, il faut revenir aux travaux indépassés de Georges Vallin – mais sa Perspective métaphysique n'a plus été rééditée – et à la dispute très éclairante à ce sujet qui l'a opposé à Henry Corbin (*Le paradoxe du monothéisme*)... Mais rigoureusement, il me paraît plus immédiatement nécessaire de s'attacher à comparer les thèmes retenus dans les canoniques et ceux qui orientent l'enseignement de Thomas, plus fidèle à celui de Jésus ; sans préjugé bien entendu, sans a priori, qu'il soit pseudo-scientifique ou néo-chrétien, le plus difficile à faire apparemment ! Mais je prétends toujours qu'il est plus éclairant de lire Thomas, d'en mettre à jour la 'substantifique moëlle' qui se découvre aisément et de façon répétée dans les logia : au prix d'une humilité sincère, d'une attention passionnée, du choix

définitivement conscient de se rendre à une vérité qui se décline très clairement, même si elle surprend, étonne, scandalise les esprits habitués à d'autres sentences.

Comme je l'ai écrit dans maints articles de mon blog *Jeudemeure* et résumé dans *Fondation d'une gnose* (1 et 2) ou *Manifeste* (1 à 5), ces thèmes reviennent de manière récurrente dans des logia qui en apportent toujours des éclairages vifs et une explicitation sans conteste. Je peux les rappeler brièvement en insistant sur la particularité qu'ils sont soit délibérément ignorés des traditions théologiques 'officielles', soit, ce qui est plus souvent le cas d'ailleurs, traités de façon totalement étrangère au courant gnostique d'enseignements cachés. Je les citerai en y ajoutant des points d'interrogation puisqu'ils sont ainsi soit ignorés soit dénaturés dans leur contenu le plus authentique et, si je puis dire, leur vérité initiatique. Comment interpréter la promesse de « ne pas mourir » ? Que faut-il entendre par « gémellité » qui renvoie au thème philosophique de la réflexion (qu'on dira aussi conversion ou *métanoïa*) et qu'il faut écrire 'réflexion' ? Comment interpréter le logion 83 qui traite de la relation entre images et lumière – un thème, par contre, illustré de tant de commentaires (et de polémiques) théologiques ; remis à l'ordre du jour par la phénoménologie contemporaine ? Qu'entend finalement par les maîtres-mots : 'création', 'un', 'connaissance' ou 'résurrection' ? Et comment aborder la question du 'commencement' qui semble à ce point capitale ? Bien évidemment ce travail d'exégèse radicalement nouveau, inédit, conduit à une autre compréhension, une autre réalisation de ce qu'il faut entendre par 'identité' ou 'réalité' – et tout ceci suivant la démarche d'un 'passant', n'est-ce pas, privé d'enracinement dogmatique ? -, par une critique radicale des chemins de l'obéissance (règles et rites) tracés par les maîtres d'ignorance. Qui les a plus vigoureusement et catégoriquement dénoncés que Jésus – je pense par exemple à son propos, littéralement renversant, sur la circoncision (log. 53), le jeûne et la prière (log. 104) ? Je crois que l'enquête historiographique et gnoséologique appelée par ce travail d'élucidation est immense. J'ai tenté d'y apporter ma contribution, je l'ai fait en collaborant d'abord avec Émile Gillibert, plus tard avec Stephen Jourdain, sans parvenir à créer la moindre entente entre eux, qui pointaient cependant vers le même 'orient'. C'est qu'il faut aussi élucider au fond (à fond ?) cette question de la non-dualité qui s'oppose en apparence si irréductiblement à celle de création : étudier donc ce que l'Orient brahmanique entend par *Maya*, l'Orient bouddhique par 'extinction' ; recourir sans faute aux lumières, parfois aveuglantes par excès de scientificité conceptuelle, je le reconnais, de la philosophie savante... Vraiment une tâche immense ! En vous remerciant une fois encore d'y avoir apporté vous-même une si précieuse contribution, je me permets de former le vœu que vous poursuivrez vos investigations et que vos travaux, avec les miens et ceux de quelques amis qui s'y appliquent encore, tous bien modestes, parviendront à libérer quelque lumière de cette aurore de connaissance dont on sait déjà qu'elle seule aurait pouvoir, en ce temps de détresse, de faire reculer, un peu, l'empire des obscurantismes et des fanatismes.

Raymond OILLET, 01 septembre 2017

Lettre ouverte publié dans le blog <http://marianus.blog.lemonde.fr/> 23/09/2017

« Le disciple que Jésus aimait est son interlocuteur privilégié, le gardien de ses paroles. Il est le dépositaire de l'Évangile car il a trouvé l'interprétation de celles-ci. Son statut privilégié n'est pas le fait d'une préférence subjective du Rabbi, mais la reconnaissance de ce qu'il ne fait plus qu'un avec lui. Or si Thomas est appelé le Jumeau, c'est bien parce qu'il est l'Initié par excellence, le double du Maître : *'je ne suis plus ton Maître'* (Thomas 13), lui dit Jésus... »

« Judas apparaît dès lors non comme un traître, mais comme le dépositaire de l'enseignement de Jésus... » (Yves Moatty : *Judas Apôtre et Jumeau du Seigneur*, Les Deux Océans 2017, page 170, 166)

*

Mon cher Yves,

Je viens de lire les commentaires de M. Oillet. J'ai aussi lu les élucubrations de M. Bechaut enivré d'un ésotérisme décousu avec des échappées personnelles qui me dépassent.

En lisant les opinions de R. Oillet, je ne peux m'empêcher de constater le fossé presque infranchissable qui demeure entre la Weltanschauung (conception du monde) dualiste de l'Occident et la Weltanschauung Non-Dualiste de l'Orient, en particulier, des 3 Dharmas de l'Inde - le Brahmanisme (je n'utilise pas les expressions Hindou, Hindouisme, Hindutva, mais Brahmanisme, non par rapport avec la caste Brahmane, mais avec l'insistance sur Brahman, la finalité de l'existence humaine, défini par le Mahavakya oupanishadique : *Aham brahma'smi* = je suis Brahman), le Bouddhisme, le Jainisme. La répétition du mot 'philosophie' traduit cette incompréhension, ou plutôt, cette volonté de ne pas comprendre, ou si ce n'est pas le refus conscient de comprendre, l'UN du Brahmanisme. Pourtant Nietzsche l'a bien compris, et ce fut à la suite de ses contacts avec les écrits de son camarade de classe PAUL DEUSSEN, et des écrits des premiers Orientalistes Français du Bouddhisme, qu'il découvre que toute la pensée de l'Inde est d'ordre psychologique, et non un produit unique de la raison. Heidegger en dit autant dans la conférence publiée avec le titre *WAS IST METAPHYSIS ?* faite après la guerre, à des étudiants du secondaire. Il y déplore que la tradition philosophique occidentale ait puisé sa source dans la rationalité socratique, alors qu'elle aurait dû surgir en continuation des pré-socratiques. La conséquence fut la forme discursive adoptée par les philosophes de l'Occident (et j'ajouterai : par les Théologiens séduits par Platon et Aristote) de la philosophie, au lieu d'une forme réflexive, due à la négligence, ou au mépris des pré-Socratiques !

L'Inde n'a jamais eu une Métaphysique. Elle est restée depuis le début fidèle à sa *Métapsychique*. Le fossé entre l'Occident et l'Inde gît entre ces deux mots.

Dad, le 28/09/2017

*

BIBLIOGRAPHIE

MALCOLM DE CHAZAL *LA PAROLE DE L'INCRÉÉ* *REGARDS CROISÉS*

par Patrizia D'Andrea et Yves Moatty

L'ATELIER D'ÉCRITURE

Port-Louis, Île Maurice

Voyant de génie, détenteur de gnose, selon Raymond Abellio, considéré comme l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle, Malcom de Chazal (1902-1981) est singulièrement méconnu. Il n'existe aucune édition intégrale de son œuvre monumentale. Certains de ses écrits, publiés à compte d'auteur, n'ont connu aucune diffusion ou presque. Retrouvé par hasard par Yves Pitchen, *La Parole*, imprimée en 1955 à 50 exemplaires, hors commerce, peut être considérée comme un inédit. C'est pourtant le chef d'œuvre, voire le Grand Œuvre de Malcolm, puisque cet immense poème métaphysique nous abreuve à la source même de l'inspiration du poète.

Il nous a semblé indispensable de rééditer ce trésor inestimable afin d'éviter qu'il ne retombe dans les oubliettes de la littérature. Pour mieux le mettre en valeur, deux passionnés de Chazal, Patrizia D'Andrea et Yves Moatty, ont mis en perspective leurs *regards croisés* sur la vie et l'œuvre du Voyant de l'Île Maurice. Par ailleurs les textes de ce dernier ont été mis en parallèle avec ceux de poètes et mystiques de tous temps et de tous lieux tant il est vrai que seul le poète peut saisir le poète, que seul le mystique peut comprendre le mystique et que seul le gnostique peut connaître le gnostique.

Poète de l'inexprimable, Malcolm de Chazal se fait le porte-parole du Verbe divin. *La Parole* retrace le cycle cosmique de la chute de l'homme ici-bas, de l'initiation de l'être souffrant dans ses chaînes et de sa remontée vers la lumière. *La Parole* est annonce du Royaume : *La Parole est ce par quoi la vie est une, et qui fait de l'homme le fils aîné de la Nature. La Nature est la Parole, dont l'homme s'est échappé... On a inventé un Ciel à atteindre, alors qu'il est là devant nos yeux.*

*

PAMELA L. TRAVERS
LA MORT DE AE
héros et mystique irlandais
traduit par P. Repusseau
LES DEUX OCÉANS 2008

Créatrice du personnage de Mary Poppins, Pamela Travers (1899-1996) fut très proche du grand mystique irlandais George W. Russell (1867-1935), plus connu sous le nom de AE, que Jacques Masui comparait aux anciens sages, voyants et poètes. Dans ce témoignage simple et émouvant, Pamela Travers, qu'il considérait comme sa fille, nous fait goûter la présence de l'être hors norme que fut AE, jusqu'à ses tout derniers instants. De son vivant, George Russell, cet « esprit innombrable », était également appelé « le Blake irlandais » et « l'anarchiste angélique ».

*

Un jour, à propos de poésie, il me dit : « Tous les artistes devraient faire vœu de pauvreté, c'est-à-dire le vœu intérieur. Cela ne signifie pas que si quelqu'un leur laisse cent mille dollars, ils devraient refuser cette somme, mais qu'ils doivent se tenir prêts à tout moment à fuir la prospérité ou la gloire si elles deviennent une entrave pour l'esprit. »

Ou encore, comme il devait l'écrire plus tard au poète écossais Hugh MacDiarmid : « En fait, la seule chose sur laquelle nous ayons à écrire, c'est nous-mêmes. Par 'nous-mêmes' j'entends la personnalité consciente et ce vaste océan de vie qui nous enveloppe et au sein duquel nous trouvons notre compréhension la plus intime de l'esprit d'autrui. »

Et, une fois, sautant d'une humeur songeuse à un éclat de rire afin de me taquiner, il me raconta l'histoire des Trois Druides qui avaient décidé de vivre ensemble retirés du monde dans un état de méditation hermétique. Au bout d'un an, le premier druide confia à ses compagnons : « C'était une bonne décision. » À la fin de la deuxième année, le deuxième druide répondit : « Effectivement. » Quand la troisième année fut écoulée, le troisième druide annonça : « On ne s'entend plus avec tous ces bavardages. Je m'en vais ! »

*

WILLIAM SAMUEL
THE AWARENESS OF SELF DISCOVERY
How To Live The Real Identity
Butterfly Publishing House
Ojai California 2002

Dans ses différents ouvrages William Samuel (1924-1996) nous fait part de ses expériences d'éveil. Nous avons déjà donné quelques extraits du *Livre de la Conscience et de la Tranquillité* (1967), le seul traduit en français, en parallèle avec les logia de l'Évangile de Thomas cités par lui. *The Awareness of Self-Discovery* (1970) que l'on peut rendre par *La Conscience de la Découverte de Soi* livre une partie de la volumineuse correspondance qu'il a échangée avec ses interlocuteurs en quête de vérité. Ayant trouvé la Paix au milieu des pires épreuves de la guerre, William Samuel, tout en faisant preuve de la plus grande compassion, va directement au but : « *Ce livre est destiné à ceux qui veulent l'Illumination elle-même, non une simple description de celle-ci – et à ceux qui veulent savoir comment la vivre.* »

*

Il nous arrive d'être terriblement las de rechercher la « vérité ». Plus rien ne semble tourner rond. L'inspiration d'autrefois semble tarie. Que de paperasse n'ai-je délaissée, que de livres n'ai-je refermés brutalement lorsque la flamme de l'enthousiasme paraît s'éteindre de façon récurrente ! Cela nous arrive à tous, cher lecteur. Les Ténèbres nous semblent alors infiniment obscures, notre désespoir vraiment réel.

Mais prends courage. Rien n'arrive sans raison. Écoute.

On aura beau faire, dans une quête nous sommes toujours enclins à nous méprendre profondément sur nous-mêmes. Du fait de nos vieilles habitudes, nous cherchons la vérité comme si nous étions des éponges vides et ignorantes voulant s'imbiber de connaissance. La quête est un moment d'introspection. Lancé dans une direction, un pendule revient toujours d'un mouvement inverse d'amplitude égale. Vouloir entrer en nous-mêmes (input) implique un mouvement de retour (output) : *mettre en pratique* ce que nous professons, *être* ce que nous avons appris – et par être, *donner* librement ce que nous avons reçu.

Ainsi, quand tu sembles te mettre à broyer du noir et à affronter l'ennui, mets les livres de côté ; laisse tomber le stylo. Contemple un rayon de soleil. Contemple la Lumière. Lève-toi. *Sors* te promener. Écoute le doux son de l'amour et du rire. Écoute l'excitation des enfants en train de jouer. Écoute le souffle du vent à la cime des arbres. Écoute le Cœur. Pour un moment, laisse tomber la logique méticuleuse de la métaphysique. Cesse d'entretenir des pensées aussi pesantes et aussi tranchantes.

Accueille le rêve ; comme un enfant, abandonne-toi au rêve éveillé.

Si tu fais cela, je te garantis qu'en peu de temps tu entendras à nouveau chanter le Cœur. Pas tout de suite peut-être, mais le soir même ; ou le lendemain matin ; bientôt, bien plus tôt que de toute autre façon. Alors que les chercheurs sincères ont trop souvent tendance à être ainsi : *ne t'affole pas* si tes livres te paraissent vides, si ton enthousiasme faiblit. Prends patience. Garde confiance : le moment du retour est en cours et il portera ses fruits.

Je peux également te conseiller de trouver quelqu'un pour qui tu peux faire quelque chose - un petit cadeau - converser joyeusement de la Vérité. Je peux te conseiller de trouver un peu de terre humide où plonger tes mains, ou bien sur laquelle tu puisses marcher pieds nus, ou de tendre ton dos au soleil jusqu'à ce que tu transpires. Ce sont là quelques moyens habiles pour rendre le Cœur léger et par la même occasion arracher les mauvaises herbes de ton jardin.

Prends courage. L'Esprit va se lever et chanter à nouveau. Le moineau s'envole un moment et se repose à un autre. Il en va de même des Saisons. Il en va de même du Cœur.

« **C'est un mouvement et un repos,** » a dit Jésus...

Un jour je me mis à lire un livre d'un millier de pages. À l'avant-dernière page, les portes de mon Cœur s'ouvrirent. Je perçus un rai de Lumière que je n'avais jamais distingué jusqu'ici. Les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pages déjà parcourues devinrent neuves, *jamais lues, jamais vues* par la Nouvelle Lumière révélée. Brusquement ce fut un autre chemin, une autre forêt, un autre livre plein de nouvelles Scènes en attente.

Gentil lecteur, Lumière de Lumière, relis soigneusement chaque mot de ce livre et ce sera un autre livre. L'Amour caché entre les lignes se révélera de lui-même *en tant que* toi-même. Qu'importe les mots ! C'est l'Amour implicite en eux qui, ligne après ligne, précepte après précepte, par fragments ici et là, te révélera ta liberté et ton indépendance, ta beauté et ta droiture d'origine. Ton monde et toi seront à nouveau neufs à chaque instant qui passe.

Sois attentif. Vois !

Traduction
Yves Moatty / Alain Maroger

*

NISARGADATTA MAHARAJ
ÊTRE RIEN, C'EST ÊTRE TOUT
La quintessence de son enseignement
Propos recueillis par Mohan Gaitonde
Traduit de l'anglais par Karina Bharucha
Dervy 2015

Rien ne demeure avec nous de manière permanente. (p. 74)

Soyez passants.

(log. 42)

Même s'il n'a pas fait l'expérience de sa naissance, il la considère comme vraie. La connaissance de l'homme est composée de concepts et d'imagination. (p. 79)

...il n'y a pas de naissance et pas de mort. (p. 90)

Quand vous connaîtrez l'origine et la cause de votre conscience, il n'y aura ni naissance ni mort pour vous. (p. 96)

Comme vous êtes la conscience et pas le corps, vous n'avez pas de mort. (p. 99)

Quand on comprend réellement, on comprend que l'on n'est jamais né... Quand il n'y a pas de naissance, comment la mort peut-elle survenir ? (p. 110)

On m'a accusé d'être né, et j'en ai souffert. Mais mon *guru* m'a montré que je n'étais jamais né. J'étais Cela qui a toujours existé, et qui ne peut pas naître. (p. 164)

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort.*

(log. 18)

*Heureux celui qui était déjà
avant d'exister.*

(log. 19)

Nous nous prenons pour ce que, en réalité, nous ne sommes pas. C'est la cause de notre souffrance et de notre malheur... La souffrance est à cause de la mauvaise identité, en raison de l'ignorance. (p. 94-95)

...ils sont aveugles dans leur cœur.

(log. 28)

Si vous êtes tout, il n'y a pas de peur. La présence des autres est la cause de la peur... Les concepts maintiennent l'ignorance et donnent naissance à la peur. (p. 94-95)

*Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte...
alors vous verrez le Fils
de Celui qui est vivant
et vous n'aurez pas peur.*

(log. 37)

L'Esprit Cosmique est l'expérience du silence et, en elle, il n'y a pas de paroles.
(p. 97)

*Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.*

(log. 13)

Pendant le sommeil profond, votre fausse impression de veille donne lieu au faux monde des rêves. Comment une chose fausse peut-elle donner naissance à quelque chose de vrai ? De la même manière, la racine du monde de veille est fausse. La racine est "je suis". Comment peut-elle donner naissance à un monde vrai ? Donc ce monde est également faux. (p. 101)

*Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.*

(log. 111)

Un Jnani devient libre du bien et du mal, du gain et de la perte, de la naissance et de la mort. (p. 104)

Suis-je donc un partageur ?

(log. 72)

*Mais quand l'époux sort de la chambre nuptiale,
alors, qu'on jeûne et qu'on prie !*

(log. 104)

Je suis Cela que je ne peux pas connaître. Pour aller plus loin, je suis la terre, je suis les pierres. (p. 107)

*Fendez du bois, je suis là;
levez la pierre,
vous me trouverez là.*

(log. 77)

Il n'est pas nécessaire de souffrir en offrant des sacrifices et en faisant pénitence.
(p. 107)

Aucune pratique religieuse ne peut vous amener à la Vérité éternelle. (p. 158)

*Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés...*

(log. 14)

Cet être est très ancien et éternel, mais il était sans le sens d'être. Le sens d'être est apparu seulement après la mise à disposition d'un corps de nourriture. La condition de notre être jusqu'à l'âge de trois à cinq ans est la même que celle de l'Éternel. (p. 113)

*L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra...*

(log. 4)

La Vérité est à la disposition de tous, mais elle demeure cachée. (p. 113)

*Mais le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.*

(log. 113)

On dit que celui qui a réalisé le Soi dissimule ce fait. En réalité il n'y a pas de dissimulation. Comme il n'y a pas de véritables clients pour la Vérité, le sage semble la dissimuler. Rare est celui qui cherche la Vérité. (p. 113)

*Regardez vers Celui qui est vivant
tant que vous vivez,
de peur que vous ne mourriez
et ne cherchiez à le voir;
et vous ne pourrez pas voir.*

(log. 59)

*

JEAN-MARC VAN HILLE LA FOI D'UN HÉRÉTIQUE

*Petit essai sur la réhabilitation du rôle de la raison
dans la recherche de Dieu*

Les Éditions du Prieuré, 1997

Si le titre de cet ouvrage « *La foi d'un hérétique* » appelle toute notre sympathie, le sous-titre ne peut que susciter nos réserves : « *Petit essai sur la réhabilitation du rôle de la raison dans la recherche de Dieu* ». Est-il raisonnable de réintroduire la raison dans une quête qui ne relève ni de l'intellect ni du mental ?

Jean-Marc Van Hille dont la sincérité est indéniable se présente comme un chrétien devenu agnostique ne croyant plus aux églises établies, ni aux dogmes imposés. Il fait pleinement sienne la boutade d'Alfred Loisy : « *Jésus a annoncé le royaume, et c'est l'Église qui est venue !* » (p. 72). Rejetant la notion d'un Dieu Tout-Puissant, il nous narre sa quête à partir notamment de sa découverte de l'Évangile selon Thomas : « *Celui qui cherche trouvera, et à celui qui frappe on ouvrira* » (log. 14). Dès lors sa devise est : « *Je cherche donc je suis* ». Récusant la théologie culpabilisante du péché, il constate que c'est le discours paulinien centré sur le conflit péché-grâce qui fonde le christianisme et non les paroles de Jésus : Paul, « *le théologien de la méprise* » qui s'est lui-même auto-proclamé apôtre, n'a jamais été le disciple du Maître. Les mythes pauliniens doivent être récusés, à commencer par celui de la résurrection des corps à la fin des temps. D'où la nécessité de « *démythiser* » les textes sacrés : « *D'où également l'impérieuse obligation de ne pas faire de Jésus un Christ mythomane au service d'aventuriers mégalomanes, pour reprendre la vigoureuse remarque d'Émile Gillibert* » (p. 57).

Jean-Marc Van Hille évoque sa « métanoïa » et cite à de nombreuses reprises les recherches d'Émile. Il ne fait guère de doute pour lui que Thomas est le jumeau spirituel, voire biologique de Jésus et que l'évangile qui porte son nom nous donne une version plus proche de la réalité que celle plus tardive des canoniques. Malgré toute sa bonne volonté, malgré son attirance manifeste pour les logia de Jésus, Jean-Marc Van Hille déclare se heurter à l'hermétisme de ceux-ci. Il regrette même que l'Évangile de Thomas soit réservé à un tout petit cercle d'initiés : « *Je doute fort que telle ait jamais été l'intention de Jésus* » (p. 65) ; « *Entre des Évangiles canoniques trop altérés par les mythes et la culture vétéro-testamentaire, et l'Évangile de Thomas trop hermetisé par une coloration gnostique qui nous en refuse les clés, le souffrant ne sait plus très bien où donner de la tête !* » (p. 101). Jean-Marc Van Hille en vient à rêver d'une synopse qui ne conserverait « *que les paroles de Jésus telles qu'accessibles au non-métaphysicien* » (p. 89). Pourquoi diable ne garder que ce qui est accessible au mental ? Alors que le mental est le principal obstacle à l'interprétation des paroles du Maître ?

Alors que la vérité est fermée au plus grand nombre ? « *C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce que voyant ils ne voient pas, et qu'entendant ils n'entendent ni ne comprennent* » (Mt 13, 13). Jésus ne peut s'adresser directement qu'à quelques-uns, les initiés qui ont accès aux mystères et dont les apocryphes nous donnent l'identité : Judas Thomas, Marie Madeleine, Salomé... Eux seuls peuvent communier avec le Maître, d'esprit à esprit : « *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi...* » (log. 13).

L'Évangile de Thomas ne nous refuse nullement, bien au contraire, les clefs de la gnose puisque ce sont les scribes et les pharisiens qui les ont prises : « *Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la gnose et ils les ont cachées* » (log. 39). Jésus ne fait que constater un état de fait : « *Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus* » (Mt 22, 14). Si tous les êtres humains ont la même nature originelle, bien peu ont conscience de leur être véritable. Bien peu se lancent dans l'aventure exaltante mais dangereuse de cette quête intérieure qui seule nous révèle notre visage d'avant notre naissance. La Gnose n'est par définition accessible qu'à un petit nombre : un sur un million selon Krishna dans la Bhagavad Gîtâ, un sur cinq millions selon Jésus, un sur dix millions de nos jours selon Nisargadatta. Et bien loin de s'en réjouir, Jésus déplore une telle situation : « *Je les ai trouvés tous ivres, et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles en leur cœur...* » (log. 28).

Tout en ayant parfaitement conscience que « *c'est bien au fond de nous-mêmes qu'il faut chercher, et non dans un au-delà spatio-temporel bien aléatoire* » (p. 67), Jean-Marc Van Hille a le sentiment douloureux que la connaissance – bien qu'à portée de main - lui échappe : « *C'est un moment difficile à passer que celui où l'on sent confusément que la Vérité peut être là, à portée de la main, mais qu'on n'y a pas accès* » (p. 65). Jean-Marc Van Hille croit pourtant avoir saisi ce qu'est l'état d'éveil : « *Il s'agit bien d'une sorte d'état supérieur de conscience, d'une ouverture permanente de l'esprit à ce qui dépasse l'entendement humain. C'est cela la Gnose... Seul l'état d'éveil nous ouvrira les arcanes de l'interprétation non religieuse des textes, en particulier ceux de l'Évangile de Thomas* » (p. 68-70).

Jean-Marc Van Hille invoque alors une nouvelle théologie, libérée du carcan de l'orthodoxie, centrée sur le principe que « *c'est seulement par l'Esprit que nous parviendrons à Dieu* » (p. 44) et que « *Dieu est l'ultime profondeur de notre être* » (p. 45). Mais curieusement il garde du christianisme deux principes essentiels : « *la conviction absolue que le Christ est le Seigneur, et l'importance capitale donnée à la croix* » (p. 110). Et voilà donc la croix qui revient par la petite porte, l'auteur identifiant la mort de Jésus à sa résurrection, donc à son éveil ! « *Je crois que Jésus, homme de chair et d'os sur la Terre, n'est devenu Dieu qu'à la seconde précise de sa mort-résurrection qu'à l'instar de Bultmann, je conçois comme simultanées. En cela je me sépare nettement des gnostiques dont la pensée s'inspirait fortement du docétisme, doctrine qui niait la nature humaine de Jésus et donc sa mort en tant qu'homme* » (p. 81). Et voilà naître une nouvelle cosmogonie aussi aléatoire que celles récusées jusque

là par notre auteur : « *Dans l'ordonnancement général de l'univers, il y a eu une volonté cosmique (cosmothélèse) qui, à un moment donné du chaos, a envoyé ... un homme exceptionnel avec pour mission d'extraire l'ordre de ce chaos (Ordo ab Chao). Jésus pouvait donc légitimement parler de celui qui l'avait envoyé... À sa mort-résurrection, événement unique et incompréhensible, il a rejoint cette volonté et s'est fondu en elle* » (p. 124).

En définitive l'auteur ne peut dépasser la dualité sous toutes ses formes. Il déclare même adhérer au dualisme au sens manichéen qu'a pris ce terme, acceptant l'existence de deux principes aussi puissants qu'opposés. Il en va ainsi de « *l'éternelle confrontation Bien-Mal, dont je suis de plus en plus convaincu que son acceptation lucide et son explication par le dualisme manichéen, sont la seule réponse au problème du Mal* » (p. 29). Et c'est dans un nouvel espace-temps que se projette cet auteur, dans un royaume à venir une fois le mal vaincu : « *...qui est donc ce Père dont Jésus nous a tant parlé ?... Bien évidemment dans une perspective dualiste, il ne pourra s'agir que du principe du Bien... Le Royaume est déjà là et nous ne le voyons pas. Nous ne pourrions le voir que lorsque le Mal aura été vaincu, que du Deux nous aurons fait l'Un, et que nous serons devenus Monakhos, comme dit Thomas* » (p. 73-74) ; « *Or, il faut nous en souvenir, le Royaume ne sera visible par les hommes que lorsque le Mal aura été vaincu* » (p. 129).

Peut-être conditionné par le « croissez et multipliez » biblique, ne pouvant supporter « *le silence assourdissant dans lequel Dieu s'enferme* » (p. 17), il en vient à espérer que la surpopulation mondiale permettra enfin à Dieu de s'exprimer : « *Quel terrain foisonnant pour Dieu, s'il veut enfin se faire connaître aux hommes en sortant de son mutisme !* » (p. 40). Est-ce ce conditionnement qui explique que Dieu reste silencieux ? Comment pourrait-il en être autrement face à ce qu'il faut bien appeler des élucubrations ? « *Il nous faut donc prier le Dieu unique, et en une seule personne, en qui Jésus s'est fusionné à l'instant de sa 'mort-résurrection', et qui pourrait faciliter notre prière s'il consentait plus souvent à nous envoyer son Esprit. Pourquoi ne le fait-il pas ?* » (p. 106). Comme si Dieu était quelque idole extérieure à implorer pour obtenir ses bienfaits ! Alors que la grâce divine est omniprésente et que c'est l'homme qui ne sait pas la saisir ! Ou plutôt se laisser saisir par elle !

Parvenir à de telles conclusions à partir des logia de l'Évangile selon Thomas et des travaux pourtant lumineux d'Émile illustre à quel point le mental tourne en rond dans une voie sans issue. Comment peut-on se fourvoyer à ce point par de tels chemins de traverse alors que le royaume se trouve sous nos yeux ?

*« Maître, il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits. »*

(log. 74)

*

FRANK LALOU
AUTOBIOGRAPHIE DE JÉSUS

Préface de Michel Cazenave

Éditions EDM, 2014

Frank Lalou, que nous connaissons comme le calligraphe des Cahiers Métañoïa, nous livre dans cette « *Autobiographie de Jésus* », le récit d'une passion improbable, celle d'un enfant juif pour Jésus. Née de son amour pour J.-S. Bach (« *Jésus parle allemand* »), entretenue par sa rencontre avec les Compagnons de l'Arche (Lanza del Vasto et sa *Technique de la Non-Violence*), cette quête culmine avec la réception d'un exemplaire de l'*Évangile selon Thomas*, offert par son professeur de philosophie : « *La lecture de ce livre ne fut pas longue, en une petite heure les enseignements concis et sans merci du personnage Jésus avaient défilé devant mes yeux. Dès le premier contact avec ce texte, je savais qu'il resterait un mystère qui m'accompagnerait tout au long de ma vie* » (p. 41). Au point de prendre la décision inédite de calligraphier intégralement cet évangile, logion après logion : « *Dès lors, Judah Didyme Thomas revint en force dans ma vie. Tout l'amour que j'avais porté dès les débuts de ma vie adulte à ce texte obscur devait se retrouver dans mon travail. C'était venu comme ça, comme un éclair, comme une évidence. Toute mon existence bascula...* » (p. 44).

Bien qu'ayant eu l'occasion de rencontrer Émile Gillibert, c'est du côté de la Kabbale juive que Frank Lalou tente de trouver la clef de l'interprétation des paroles du Maître : « *Se poser la question de 'Qui est Jésus ?' revient toujours au 'Qui suis-je'. Dès lors que Jésus passe par le filtre juif, il ne peut échapper à la liberté d'interprétation. Plus rien ne peut gêner l'analyse de sa nature. Aucun dogme, aucune croyance, aucun interdit, ne peut nuire à son approximation* » (p. 117) ; « *Jésus ne peut être Dieu que si on l'observe avec les yeux du kabbaliste. Il est la figure de l'homme primordial, l'Adam Kadmon qui est l'expression cosmique de tout homme... Je suis Jésus, tout homme est Jésus* » (p. 134). Dans le Zohar, l'Adam Kadmon, l'Homme Primordial, est la toute première émanation du Divin, l'incarnation des dix manifestations divines, les Séphiroth ou Sphères du chemin descendant de la lumière dans l'incarnation : « *Chaque être humain porte en lui cet Adam Kadmon... chaque humain est l'incarnation de cet Homme Primordial qui lui-même est l'émanation de l'énergie divine à l'origine de tout ce qui est. Notre corps, avec ses bras, ses jambes, sa tête, détient l'univers dans son tout. Cette magnifique poésie fait de l'homme l'image du Divin. Plus que l'image, pour ne pas tomber dans un platonisme facile, la ressemblance. La ressemblance pouvant aller jusqu'à l'identité de la nature divine et de la nature humaine. Suprême blasphème pour certaines théologies !* » (p. 121-122).

Tel est le véritable sens du rite central de la Messe, cette communion par laquelle le chrétien s'identifie en le consommant au corps du Christ : « *...c'est par l'homme que*

Dieu sent, voit, entend, touche et goûte le monde. C'est pourquoi il faut prendre la formule de l'eucharistie, corpus dei, dans son sens le plus strictement littéral. Nous devons réaliser que le corps de l'homme, de tout homme, dont Jésus est l'archétype mythologique, est le corps choisi par l'univers pour le contempler... Quand le chrétien mange le dimanche son Dieu, comprend-il ce qui lui est vraiment demandé ? Le chrétien par cet acte alimentaire doit accepter sa propre divinité, sa propre nature divine, accepter le mystère de l'entrelacs de son humanité et de sa divinité... » (p. 135).

Jésus est un homme, incarné dans la chair, comme tous les êtres humains dont il partage la condition terrestre. La seule différence qui le distingue d'autrui c'est que lui sait qui il est : *« Puisque Jésus est Dieu, puisque l'homme est Dieu, qu'est-ce qui différencie les trois ? Ontologiquement rien ! Le seul écart entre les hommes 'normaux' et Jésus réside dans ce que Lui sait qu'il est Dieu. Qu'il est tissé de la même nature que le divin... Jésus est la figure de l'homme qui a compris le Grand Jeu. Le jeu de cache-cache du divin avec lui-même »* (p. 136). De tous les apôtres ou supposés tels, un seul a compris qui est réellement Jésus, un seul est l'initié. Le logion 13 est sans équivoque : *« Les disciples suivent Jésus soit parce qu'il est un ange, un maître, un philosophe, un messie. Thomas, le jumeau en hébreu, lui sait pourquoi il le suit. Jésus le libère de ce terme 'maître' car il le sait en voie vers son accomplissement. Jésus pour Thomas n'est pas un superman.... Thomas et Jésus s'isolent pour échanger cette terrible vérité. Les disciples qui ont tout lâché, abandonné père, mère, épouse, maison, ont transgressé les lois juives, étriperaient et Jésus et son jumeau spirituel, s'ils entendaient de la bouche de leur superstar qu'il est... un homme. Voici trois mots qui font basculer toute théologie : ANI BEN ADAM, JE SUIS FILS DE L'HOMME »* (p. 56-57).

Jésus ne cesse de proclamer que le Royaume est là sous nos yeux. Loin de nous être caché, loin d'être invisible le Divin Poète - plutôt qu'Architecte - de l'univers, est tout au contraire le *Trop Visible*. Et c'est bien pour cela que personne ne le voit : *« Nous croyons qu'il se cache alors qu'il nous crève les yeux. Nous croyons le chercher en déployant toute notre énergie, soulevons toutes nos volontés pour le débusquer, alors qu'il est là, comme l'eau dans la vaste mer... N'écarquillez pas les yeux pour scruter l'invisible. Ouvrez ou fermez, selon chacun, l'iris de votre cœur. Tout est là, mais vous ne voulez pas le voir, tellement c'est simple, tellement c'est trempé dans le bel aujourd'hui »* (p. 139-140).

Si une telle approche nous paraît compatible avec le Jésus de la Gnose, dont Émile Gillibert nous a livré une lumineuse exégèse, si la nature plurielle de Jésus peut être saisie en fonction de la diversité des points de vue de chacun, il est par contre incompréhensible que Lalou puisse trouver chez un Tertullien la clef du mystère de la Nature de Dieu. Est-ce vraiment accepter les réalités multiples que d'admettre le prétendu paradoxe de la résurrection de la chair, au seul motif qu'il faut y croire parce que c'est absurde ? *« Le fils de Dieu est mort : c'est croyable parce que c'est absurde ; et après avoir été enseveli, il est ressuscité : c'est certain parce que c'est impossible »* (p. 147). Jésus ne parle jamais d'évènements eschatologiques ni d'une résurrection au

sens paulinien d'une réanimation du cadavre. La résurrection spirituelle, la victoire sur la mort, c'est l'éveil ici et maintenant :

*Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort.*

(log. 1)

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort.*

(log. 18)

*...le Vivant issu du vivant
ne verra ni mort ni peur...*

(log. 111)

Bien plus convaincants sont les parallèles opérés par Frank Lalou avec le bouddhisme. Dans le Zen tout être a la Nature de Bouddha, « *présente et opérante dans tout ce qui est* » (p. 164). Tout être porte en soi sa bouddhité, son visage d'avant sa naissance, son essence non née, sa nature innée. Tout être ayant réalisé l'éveil est un éveillé, un Bouddha : « *Nous devrions pouvoir dire la même chose d'une personne ayant pris conscience que sa nature humaine prend sa source dans la nature divine. Une telle personne pourrait être un Jésus Vivant, aurait réalisé la nature de Jésus, la Jésuité... Être un Bouddha, c'est vivre la même expérience que l'homme qui décrivit pour la première fois cet état d'unité. L'idée de Jésuité nous libérerait ainsi de l'historicité de Jésus...* » (p. 165). Tout être porte en soi sa Nature divine, chacun peut la réaliser ici et maintenant, sans attendre un paradis hypothétique après la mort, ni une réanimation de son cadavre à la fin des temps. Je ne connais pas la mort, si ma quête se résume en ces quelques mots : « *je ne veux et ne puis être rien d'autre que Dieu* » (p. 166) ; « *On ne peut pas être autre chose que Dieu* » (p. 167).

En définitive tout vient de l'Un et tout retourne à l'Un : « *Ce YHWH est Un nous introduit dans le Royaume de la Qualité. Accéder à YHWH, c'est participer à la création, c'est être conscient d'être de la même nature que le Divin, c'est être tout simplement ce UN. Jésus dit dans les Évangiles : mon Royaume n'est pas de ce monde parce que le monde qui nous entoure est un monde où l'on compte les gens et les choses. Dans le Royaume dont nous parlons, la Kabbale, la Pensée Hébraïque et l'Évangile, rien n'est accumulable* » (p. 177-178).

*

JEAN RUYSBROECK
LES SEPT DEGRÉS DE L'ÉCHELLE
D'AMOUR SPIRITUEL
traduction : Claude-Henri Rocquet
ARTÈGE, 2015

De la montée du Carmel d'un saint Jean de la Croix à la traversée des sept vallées du Mantic Uttair de Farid Uddin Attar, le chemin spirituel est souvent comparé à une élévation de l'âme vers Dieu. Pour le mystique flamand Jean Ruysbroeck (1293-1381), cette ascension sur « l'échelle d'amour spirituel » n'est possible que grâce à une parfaite humilité. A l'arrivée, l'âme est anéantie car trouver Dieu, c'est se perdre en lui. Le présent ouvrage est une lettre de conseils adressée à une moniale. Si l'ensemble rappelle la mystique chrétienne traditionnelle, c'est au sommet de l'échelle que Ruysbroeck -plongé dans l'unité divine- trouve des accents dignes d'un Maître Eckhart.

*

Vient enfin le septième qui est le plus noble et le plus haut que l'homme puisse vivre dans le temps et l'éternité. Il s'atteint lorsqu'au-dessus de tout savoir et de toute connaissance nous découvrons en nous un non-savoir sans fond ; lorsqu'au-dessus de tout nom que nous donnons à Dieu ou aux créatures, nous mourons et traversons toute limite jusqu'à l'éternel qui ne se peut nommer, où nous nous perdons ; lorsqu'au delà de toute action et de toute vertu, nous connaissons et contemplons en nous un repos éternel où nul ne saurait agir ; et, au-dessus de tous les esprits bienheureux, une béatitude sans fond dans laquelle nous sommes tous un, cet Un qui est la béatitude même en son essence ; lorsque nous contemplons tous les esprits bienheureux essentiellement abîmés, écoulés et perdus au-delà de leur essence, en leur suessence, dans une ténèbre sans mode et inconnue...

Les personnes divines, dans la fécondité de leur nature, sont un seul Dieu éternellement actif. Et dans la simplicité de leur essence, elles sont la divinité en repos éternellement. Ainsi, en ses personnes, Dieu est à l'œuvre toujours, et, en son essence, éternel repos...

Là n'est plus le Père ni le Fils ni le Saint-Esprit ni aucune créature. Là n'est plus que l'essence unique : substance des Personnes divines... Là nous sommes tous un et incréés, en notre suessence...

*

POÉSIE

CANTIQUE DE L'ÉTHER

Et l'Unique Visage se répète dans Tout
et le Ciel est un
C'est l'Absolu

Ni nuit, ni souffrance, ni sommeil, ni fatigue, ni demain, ni hier,
Ici est l'éternel présent, le Jour sans fin,
Nulle occupation qu'aimer.
Nulle vie que le jeu,
Nulle fin que l'innocence
Nul habit que le nu.
La simplicité même : aimer.
L'enfant à toujours,
L'homme absolu.

La force dans l'effacement
La puissance par la liberté
L'homme allégorie
La vie qui nous vit
L'être
Pays de l'Unique.

Point de trop,
Point de reste
Point de retournement
L'avancée
À jamais.

Point de temps

Point d'espace
Point d'objet
La vie qui se vit
Se modèle
Par reflets
Les Nombres se mirent
Et c'est le UN.

La femme sera semblable
À l'homme
Puisqu'ils auront une même
Âme
Dans le jeu mutuel
De leurs reflets
Ils se reconnaîtront.

Point de pôles
Participation
Par renversements
Des deux natures
Unitaire présence.
Pour deux corps
Un même spasme
Volupté.

Deux bouches
Pour un même goûter
Deux odorats
Le même nez
Pour deux ouïes
Un son unique
Pour deux baisers
La même peau
Pour deux souffles
Esprit L'unique
Commun toucher
Sexe indivis
Pour vision
Le reflet-un.

L'un dans l'autre
Unique vie
Amour

Le ciel sera le Couple
Et L'Absolu
Leur réunion.
Le Verbe sera Vie
L'homme et Lui
Seront un.
Et l'animal
Aura son Christ
Le même que celui
De l'ange
Et point une pierre
Qui n'aura le cœur
De Celui qui Suis
Pour autel
Car tout sera lumière
N'existera
Que la lumière

Enfants d'un même Père
tous vivront
Sous la tente du Christ
Corps de son Soleil
Indivis
Et le Tabernacle
Sera son Nom.

Malcolm de Chazal

Extrait de :
***L'ABSOLU* tome I, Imprimerie Al-Madinah, Port-louis, Maurice, 1953.**

*

VALLÉE DES FLEURS

chaque fleur est une âme à la nature éclos
Nerval

à la saison des fleurs
une vallée s'éveille
au chant d'une avalanche
de milliers de pétales

dans la vallée des fleurs
toutes les fleurs scintillent
en un millier d'étoiles
sur le tapis des neiges

dans la vallée des fleurs
toutes les fleurs exhalent
par un épithalame
le parfum de leur âme

dans la vallée des fleurs
couleurs fleurs et senteurs
s'envolent en peu de temps
dès que finit la fête

sur le balcon du temps
un seul instant pourtant
peut effacer le temps
dans le jardin du cœur

dans le jardin du cœur
l'amour est une fleur
toujours prête à éclore
pour nos noces sans fin

Yves

*

LA FORÊT DE SILENCE

*si pour décrire cela
tu parles d'unité,
c'est qu'il subsiste en toi
encore la trace d'un je
ozhivil odhukkam 1,49*

la forêt de silence
s'émerveille en couleurs
et le chant d'un tuit tuit
s'évapore en plein vol

passant sans y penser
me voici hors de moi
en cet éclair de grâce
qui donc ai-je oublié

la pluie tombe sur la pluie
sans que tombe la pluie
quel est ce bonheur d'être
soi-même sans être je

que reste-t-il de notre émoi
de ce vertige de cet instant
que reste-t-il s'il ne reste
pas même un je pas même un moi

de cet éclair de grâce
je n'ai rien oublié
et je n'ai rien perdu
sauf moi-même en personne

Yves

*

ÊTRE SANS ÊTRE

*il vient de l'éclair
il flamboie comme l'éclair
aaah*

kena upanishad 4-4

débauche de lumière
à l'ébauche de l'aube
chatoiement de l'azur
dans l'attente du soir

toute question en suspens
sans fin et sans commencement
un rêve dans le rêve
est-il toujours un rêve

cheminant pas à pas
passant sans rien chercher
au fond du plus profond
jaillit ce soi sans fond

que trépasse le moi
dans l'océan de joie
aussitôt se déploie
notre visage originel

depuis longtemps depuis toujours
je suis jésus je suis jésus
car avant même que soit jésus
je suis ce qu'est jésus

sans le savoir ni rien vouloir

Yves

*

LA PAROLE

Je suis l'unique
Je parle en tant qu'unique
J'ai seul autorité pour parler
Je suis seul à parler
Je suis seul à m'entendre
La voix est unique
Je fabrique l'instrument
afin que ce qui le justifie
puisse parvenir à la conscience
Je ne souhaite donc pas son éviction
Il n'est pas la parole
mais ce qui permet la parole
La moindre confusion
et c'est l'idolâtrie
c'est l'instrument
devenu objet de culte
c'est l'inversion
et la perversion.

Émile
10.08.91

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

J'aime l'aventure,
tu le sais, Augustin.
Mais je n'aime pas l'aventure
qui n'en est pas une.
Je n'aime pas la fuite
qui porte les habits de l'aventure.
L'habit ne fait pas le moine.
J'aime l'aventure
qui prend le chemin de mon Royaume.
J'aime l'aventure réaliste.
Aventure, réalité,
mes deux plus beaux soucis !
Je n'aime pas la dérobade
qui nous fait perdre pied.
Comme le bon paysan de chez nous,
j'aime la terre ferme.
J'ai peur pour mes enfants
qui perdent pied
en cherchant des faux-fuyants.
J'ai fait l'homme pesant.
Je ne suis pas rassuré
lorsque je le vois chercher,
avec acharnement
à échapper à mes lois,
dont la plus importante
est celle de la pesanteur.
L'aventure à laquelle je t'invite,
à laquelle j'invite tous mes enfants,
se joue ici et maintenant.
Ce n'est un mystère pour personne
mais c'est un secret qu'on découvre
lorsqu'on explore le monde
par l'intérieur.
C'est même la seule aventure au monde,
car je ne parle pas
-je n'en ai ni le temps ni le goût-

des aventures de pacotille.
L'aventure n'est plus spatiale,
j'ai fait la terre accueillante
pour l'aventure des hommes.
J'ai fait la maison accueillante
pour le délassement de l'homme,
j'ai fait la femme accueillante
pour le repos de l'homme.
Lorsqu'on la laisse m'écouter
comme j'ai laissé Salomé m'écouter,
alors je prends moi Jésus
la pleine mesure du silence,
moi qui n'ai pas une pierre où reposer ma tête.
Par la femme, je sais le prix de la chaleur,
le prix de la douceur d'un foyer,
étant elle-même
la mesure de l'amour
et la terre nourricière
et la terre fraternelle
et la terre éventrée
par le sillon de l'homme.
Je lui parle plutôt qu'à l'homme,
car elle sent mieux que toi,
la caresse du soleil,
la brise du soir,
les rondes des oiseaux,
l'oasis du nomade
le toit du transhumant,
le printemps après l'hiver,
le soleil sur la neige,
le lit odorant des fougères,
l'omelette aux fines herbes,
la saveur des fraises des bois
à l'heure de midi,
l'eau fraîche du torrent,
le galet de la plage,
la chaleur de l'âtre,
l'odeur de la soupe,
l'ivresse de marcher pieds nus
parmi les fleurs sauvages,
l'enchantement de sentir
monter la vie à profusion,
le ravissement de retrouver
l'homme pour le repos de la nuit.

Oui, je te le dis Augustin,
le grand Faussaire
a tellement défiguré la femme
que mon souci le plus lancinant,
ma tâche la plus pressante,
est d'ouvrir ici et maintenant
à la face du monde
son procès de réhabilitation.
Et nous n'allons pas réhabiliter la femme
en lui donnant les mêmes chances qu'à l'homme,
par une sorte de nivellement
qui serait la pire des frustrations.
Nous allons la reconnaître
pour qu'elle puisse naître à nouveau
et irradier la chaleur de son amour.
Car elle sait mieux que toi, Augustin,
lire dans le livre de mon amour.
Elle sait mieux que toi les prolongements
de nos humaines amours.
Tant que les clercs et les professeurs
ne lui permettront pas
de jouer pleinement son rôle
de grande prêtresse de la nuit
l'homme se sentira en exil
sur la terre des hommes.
Il sera un aventurier sans boussole,
un nomade sans oasis
un pèlerin sans étape
un soldat sans repos
un éternel voyageur
un éternel voltigeur.

La femme est la grande prêtresse de la nuit.
Mes enfants sont tellement tendus,
ils ont de tels tracasseries quotidiens
qu'ils en deviennent malades.
Alors mon souci – mon beau souci -
C'est de dénouer, de détendre,
de délier les liens.

J'avais pour cette tâche immense
la complicité de la nature,
or les hommes dégradent ma nature.
J'avais la complicité de la mer
berceuse comme une mère,
or les hommes polluent les mers.
J'avais la complicité de la nuit
et voilà que les hommes, ces invertis,
- Ne t'étonne pas, Augustin, si parfois
je deviens corrosif,
les temps sont graves ! -
prennent maintenant la nuit pour le jour.
J'avais la complicité de la femme
qui a en elle, étant elle-même,
et la nature et la mer et la nuit.
Le Grand Faussaire
a tellement malmené la femme,
dans ses écritures et par ses silences
- Je te laisse à penser, Augustin
qu'il n'a jamais parlé de ma mère ! -
il l'a ravalée si bas
et les gens d'église après lui,
ont montré un acharnement si destructeur
qu'en mutilant la femme,
en la rendant inapte à sa vocation sublime,
ils ont en même temps,
perturbé et dégradé toute ma création,
d'abord lentement
comme on prépare un ouragan,
ensuite de plus en plus vite,
de plus en plus fort.
Le tourbillon dévastateur
de la femme, de la terre
de la mer et de la nuit
a pris une telle amplitude
dans sa course folle
qu'il risque de bousculer dans l'abîme
au milieu de souffrances sans nom
tous mes enfants.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*